LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 17 MAI 1906 — No. 32

A Travers le Monde

AUTRICHE

On annonce encore une fois que l'empereur d'Autriche est gravement malade. Cette nouvelle que les agences transmettent périodiquement à la presse, masque le plus souvent de simples coups de bourse. Mais elle a toujours pour conséquence, en raison du grand âge de François Joseph (il a 76 ans) et de complications internationales dont sa mort serait le signal, d'impressionner quand même le public.

C'est avec raison d'ailleurs, que le public s'inquiète : la situation se tend de plus en plus entre les deux royaumes unis d'Autriche et de Hongrie et le Kaiser surveille avec soin les événements prompt à offrir son concours à l'empereur d'Autriche et à aigrir de son mieux les relations entre Autrichiens et Hongrois.

Il est très exact que Guillaume II a récemment déclaré à l'archiduc Salvator qu'il prêterait au besoin son appui à l'empereur d'Autriche pour soumettre la Hongrie.

Cette offre ressemblerait à l'offre faite naguère au Tsar.

Il y a quelques mois en effet le Kaiser aurait laissé savoir qu'il offrait à Nicolas II son appui contre les révolutionnairss russes et ceux-ci colportait complaisamment cette information. De même aujourd'hui le Kaiser laisse savoir qu'il offre à François-Joseph son appui contre les Magyars et ces derniers colportent bruyamment la nouvelle.

Dans un cas comme dans l'autre, l'intérêt de l'empereur allemand est évidemment de semer le plus possible la désaffection et la méfiance entre son impérial ami et les sujets de ce dernier, d'augmenter la confusion chez le voisin qu'il s'agit de berner ou de dépouiller afin de rencontrer, le cas échéant, le moins possible de force de résistance de sa part.

Et de même que dans la manœuvre allemande de l'automne dernier l'intérêt du Kaiser se rencontrait avec l'intérêt des révolutionnaires russes, de même aujourd'hui l'intérêt de la " plus grande Allemagne " se rencontre avec l'intérêt magyar, l'intérêt Kassath.

Pour apprécier le nouveau coup d'échec du Kaiser il ne faut pas, en effet, s'arrêter aux apparences, mais voir les choses de plus haut et envisager tour à tour le point de vue magyar et le point de vue pangermaniste.

Les aristocrates magyars hantés par la crainte de voir le suffrage universel troubler leur tranquille " entre-soi " amener au parlement des représentants démocrates et des représentants des nations slaves et roumaines qu'ils oppriment, hantés par cette crainte dis-je, les aristocrates magyars veulent parer brutalement la Hongrie et l'Autriche.

Ils préfèrent plutôt qu'appartenir à une grande puissance où ils ne sont pas seuls maitres, former un Etat plus petit, mais un Etat aristocratique ou eux, " la race impériale " continueraient d'être maitres et seigneurs des peuples " sujets " et où ils pourraient aussi empêcher l'éclosion de la démocratie.

Ceci fait, ils laisseraient volontiers l'Autriche à son triste sort.

Quant au pangermanisme il rencontre en Autriche-Hongrie deux grands obstacles, mais y trouve aussi deux raisons d'espérer.

Le premier obstacle réside dans le loyalisme des sujets de l'empereur d'Autriche, dans leur longue habitude de vivre côte à côte. Ce loyalisme fait qu'actuellement encore le pangermanisme n'est en Autriche qu'un péril extérieur avec quelques intelligences dans la place. Ainsi donc l'appel du dedans, le prétexte d'intervention manque à l'Allemagne. Le second obstacle est constitué par l'armée austro-hongroise. Avec ses 124 régiments à quatre bataillons, fortement unie, animée tout entière d'un seul esprit, elle serait de taille à faire payer cher une tentative de conquête.

Cependant le pangermanisme a, disons-nous, deux raisons d'espérer.

Tout d'abord les craintes des Autrichiens de langue allemande. "S'unir est la loi de vie" de l'Autriche-Hongrie. Si elle était séparée de la Hongrie, l'Autriche ainsi isolée, menacée au nord par la Russie, au sud par l'Italie et les Serbo-Croates, à l'Est par la Hongrie, l'Autriche serait la proie de ses voisins. Par la force des choses, alors, les Autrichiens de langue allemande se jetteraient dans les bras de l'Allemagne. Guillaume II serait appelé à l'aide. Il pourrait justifier son intervention par l'appel de l'intérieur et serait même considérer comme un sauveur.

Or, précisément (et c'est là la seconde source d'espérance pour les cinq pangermanistes) depuis quarante ans les aspirations des Magyars tendent à couper l'empire en deux parties, à garder l'une pour eux et abandonner l'autre à son sort. En d'autres termes ils tendent à isoler la Cisleithanie et au besoin même, par un compromis avec la Prusse à enlever ainsi à la résistance autrichienne la moitié de ses forces.

Suivons donc ce que peut être la pensée de Guillaume II : aplanir ces obstacles, réaliser ces espérances.

La déclaration faite à l'archiduc Salvador tend à ruiner le loyalisme austro hongrois. Elle inquiète les Slaves, elle exaspère les Magyars. Bref, elle rend plus profondes les méfiances des populations, soit à l'égard les unes des autres, soit même à l'égard du souverain.

En second lieu elle donne une apparente justification aux revendications hongroises relatives à l'armée. Elle fortifie donc la coalition hongroise dont les revendications tendent à ruiner l'unité de l'armée austro-hongroise c'est-à-dire sa force de résistance à l'ennemi extérieur. Ainsi donc Guillaume améliore les chances du pangermanisme. Il creuse plus profondément le fossé entre Hongrois et Autrichiens ; il augmente la désaffection mutuelle et prépare la séparation de l'armée commune c'est-à-dire la dislocation de la digue opposée au flot germanique.

Du même coup le Kaiser fait comprendre aux Autrichiens de langue allemande qu'il est leur protecteur naturel. Il les habitue à se tourner vers lui comme vers leur suzerain. Il cherche à transformer le Pangermanisme en Autriche de péril extérieur en péril intérieur.

Bref il prépare la voie à une intervention en même temps qu'il mine la force militaire qui empêchait cette intervention.

Cette intervention, dans la réalité des choses se traduirait par une occupation préalable de l'Asleithanie puis une guerre mollement conduite contre les Magyars, tandis que le gros des forces allemandes observeraient la France. Enfin, si l'Europe laissait faire, un traité amiable de partage avec les Magyars et au besoin avec la Russie à qui on laisserait la Galicie.

Ainsi se rencontrent les aristocrates Magyars et Pangermaniste. Les uns comme les autres veulent diviser la monarchie pour en prendre leur morceau.

Le Triplice est avant tout " un groupement prusse-itali-magyar. " La Hongrie y a atteint son objet : travailler à l'aise à magyariser les Slaves de Transleithame.

Au contraire, depuis la formation de la Triplice, les Autrichiens de langue allemande ont vu leurs privilèges disparaître un à un jusqu'à ce que, aujourd'hui, le suffrage universel vien ne mettre toutes les races d'Autriche sur le même pied et faire de l'Autriche une puissance slave comme la majorité de sa population. C'est là un exemple qu'à aucun prix l'austocratie magyare ne veut être obligée de suivre. Plutôt la séparation que le suffrage universel, le triomphe des nationalités et de la démocratie.

Ce sont ces coupables compromissions que le Kaiser veut favoriser. C'est le loyalisme austro-hongrois que les aristocrates magyars veulent ruiner. Ils veulent le ruiner parce que aujourd'hui les plus fermes soutiens de l'empereur et la majorité du parlement de Vienne est déjà formée de démocrates Viennois et de nationalistes Slaves tous irréductibles adversaires du pangermanisme et de la Margyarisation des Slaves de Hongrie.

Pour terminer nous citerons les paroles de M. Henri Joly. " Encourager la Hongrie de l'indépendance à se partager les dépouilles de la Hongrie avec l'Italie irrédentiste et l'Allemagne pangarmaniste qui les conduit toutes deux, c'est faire de l'empereur allemand le Charles Quint du vingtième siècle, c'est-à-dire préparer le malheur de l'Europe et l'abaissement de la France."

Conflagration à Régina

Une des plus importantes constructions de Régina, Sask., l'édifice de la " Western Hardware Company " a été complètement détruite par le feu dans la nuit de lundi. Le feu s'est déclaré dans l'escalier principal de l'établissement et avant que les pompiers fussent sur les lieux, il avait déjà envahi toute la bâtisse. Les dommages s'élèvent à quelque $50,000. M. Haultain, le chef de l'opposition, qui avait ses bureaux d'avocat dans cet édifice perd une bibliothèque de grande valeur, de même son associé, M. Cross.

M. DUNSMUIR

Nommé lieutenant gouverneur de la Colombie Anglaise

L'honorable James S. Dunsmuir, vient d'être nommé lieutenant gouverneur de la Colombie Anglaise, pour succéder à l'honorable Sir Henry Joly, dont la durée d'office était terminée depuis quelque temps mais qui était resté en fonction en attendant la nomination de son successeur.

Nouvelles du Lac Labiche.

M. Poitras, marchand, de St Paul de Métis, est ici et s'occupe du commerce des fourrures.

Plus de cent hommes sont partis cette semaine pour le nord, par bateaux. La plupart seront de retour pour les foins.

Mons. Alex. Hamelin est parti la semaine dernière pour le Lac Castor.

Les affaires sont plutôt tranquilles de ce temps-ci, les trafiquants de fourrures étant presque tous repartis, après avoir completé leurs marchés.

Le troupier Chandler, de la police montée de Saddle Lake, était au Lac Labiche la semaine dernière.

Le Rev. Père Comiré, accompagné du Frère Barassé, est passé quelques jours au Lac, chez le Père Legoffe.

On annonce que le recensement se fera bientôt dans notre district.

Tremblement de terre

Dans le Nébraska et le Dakota

Cody, Nébraska, 11.—Sur une distance d'environ un millier de milles carrés une violente secousse de tremblement de terre a été ressentie, tard dans la soirée d'hier, au nord du Nébraska et aussi dans le sud du Dakota du Sud. Cette secousse, dont les oscillations se sont produites du nord au sud, a duré près d'une minute.

Grâce au fait que, dans cette partie du pays, toutes les maison sont en bois il n'y a pas eu de grand dégâts ; car, comme on le sait, les maison en bois cèdent, tandis que les maisons construites en pierre ou en brique sont rigides. Néanmoins, la secousse a été telle que les portes, dans bien des cas, ont été enlevées de leurs gonds, les vitres des fenêtres brisées et la vaisselle cassée. Nombre de pendulles et de montres se sont arrêtées au moment même où le tremblement de terre a commencé.

Dans le Dakota du Sud, le tremblement de terre a jeté la panique parmi les Indiens Sioux, qui croyaient que la fin du monde était arrivée. Près de Monderson, où se trouve une réserve, les Indiens étaient occupés à danser lorsque le tremblement de terrs a commencé. Epouvantés, ils se sons enfuis dans toutes les directions.

Ce tremblement de terre est le troisieme et le plus violent de cette année. Il y a quelques années il s'était également produit un tremblement de terre tout aussi violent, au moment même où la montagne Pelée détruisait Saint Pierre.

Bataillon Scolaire à Edmonton

Il nous fait plaisir d'apprendre la formation d'un bataillon scolaire pour les petits Canadiens, et nous prions les personnes qui se sont occupées de cette affaire d'accepter nos plus sincères félicitations.

Les Anglais ont, depuis quelques semaines, formé un bataillon de ce genre, pourquoi resterions-nous en arrière ?

Nous en avons nous aussi des petiotes bien bâtis qui avec un peu d'exercice peuvent jouer au soldat et avoir une allure martiale. Pourquoi ne pas donner à nos petits gas la même chance qu'on leurs petits compatriotes anglais de faire un peu de gymnastique, de s'habituer à la discipline, choses qui servent partout et à tout âge.

C'est M. Jos. Benoit, ex-sergent-instructeur dans le 65ième régiment de Montréal, qui est chargé de l'instruction du bataillon, et on pourra s'adresser à lui pour s'enrôler. Les exercices se font sur le terrain de la mission, trois fois la semaine.

En avant les braves petits gas d'Edmonton, qu'on s'enrôle dans le bataillon scolaire et qu'on devienne vite de vrais petits qui feront honneur aux jours de fêtes.

31

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

– Damné bossu. s'écria l'agioteur qui signait en ce moment sur le dos de Jonas, En effet, le bossu fait un mouvement pour se rapprocher de Gonzague pourquoi remûes-tu ainsi ?

Celui-ci réfléchissait.

- J'ai songé à cela, dit il en se parlant à lui-même. Que ferais-tu de cette jeune fille, toi, ami Peyrolles, si tu étais à ma place ?

Le factotum eut son équivoque et bas sourire. Gonzague comprit sans doute, car il reprit :

—Non, non, je ne veux pas. J'ai une autre idée. Dis-moi, quel est le plus perdu, le plus ruiné de tous nos satellites ?

– Chaverny, répondit Peyrolles sans hésiter.

—Tiens-toi donc tranquille, bossu, fit un nouvel endosseur.

—Chaverny, répéta Gonzague, dont le visage s'éclaira ; je l'aime, ce garçon-là, mais il me gêne ; cela me débarrassera de lui.

III

CAPRICE DE BOSSU.

Nos heureux spéculateurs, Taranne, Albret et compagnie, ayant fini leurs partages, commençaient à se remontrer dans la foule. Ils avaient grandi de deux ou trois coudées. On les regardait avec respect.

—Où donc est-il, ce cher Chaverny ? demanda Gonzague.

Au moment où M. de Peyrolles allait répondre, un tumulte affreux se fit dans la cohue. Tout le monde se précipita vers le perron, où deux gardes françaises entrainaient un pauvre diable qu'ils avaient saisi aux cheveux.

—Fausse ! disait-on, elle est fausse !

–Et c'est une infamie ! falsifier le signe du crédit !

—Profaner le symbole de la fortune publique !

—Entraver les transactions ! ruiner le commerce !

—A l'eau, faussaire ! à l'eau misérable !

Le gros petit traitant Oriol, Montaubert, Taranne et les autres, criaient comme des aigles. Avoir besoin d'être sans péché pour jeter la première pierre, c'était bon du temps de Notre-Seigneur ! On amena le pauvre malheureux, terrifié, à demi mort, devant Gonzague. Son crime était d'avoir passé au bleu une action blanche, pour bénéficier de la petite prime affectée temporairement aux titres à la mode.

—Pitié ! pitié ! criait-il ; je n'avais pas compris toute l'enormité de mon crime.

-Monseigneur, dit Peyrolles, on ne voit ici que faussaires !

—Monseigneur, ajouta Montaubert, il faut un exemple !

Et la foule :

—Horreur ! infamie ! un faux ! ah ! le scélérat ! point de pardon !

—Qu'on le jette dehors ! décida Gonzague en détournant les yeux.

La foule s'empara aussitôt du pauvre diable, en criant :

—A la rivière ! à la rivière !

Il était cinq heures du soir. Le premier son de la cloche de fermeture tinta dans la rue Quincampoix. Les terribles accidents qui chaque jour se renouvelaient avaient déterminé l'autorité à défendre la négociation des actions après la brume tombée. C'était toujours à ce dernier moment que le délire du jeu arrivait à son comble. Vous eussiez dit une mêlée. On se prenait au collet. Les clameurs se croisaient si bien, qu'on entendait plus qu'un seul et même hurlement.

Dieu sait que le bossu avait de la besogne ; mais son regard ne quittait pas M. de Gonzague. Il avait entendu le nom de Chaverny.

—On va fermer ! on ferme ! criait la cohue. Dépêchons ! dépêchons !

Si Esope II dit Jonas avait eu plusieurs douzaines de bosses, quelle fortune !

—Que vouliez-vous me dire du marquis de Chaverny, monseigneur ? demanda Peyrolles.

Gonzague était en train de rendre un signe de tête protecteur et hautain au salut de ses affidés. Il avait réellement grandi depuis la veille, par rapport à eux qui s'étaient rapetissés.

—Chaverny ? répéta-t-il d'un air distrait. Ah ! oui, Chaverny. Fais-moi penser tout à l'heure qu'il faut que je parle à ce bossu.

—Et la jeune fille ? n'est-il pas dangereux de la laisser au pavillon ?

—Très-dangereux. Elle n'y restera pas longtemps. Pendant que j'y songe, ami Peyrolles, nous souperons chez dona Cruz, une réunion d'intimes. Que tout soit prêt.

Il ajouta quelques mots à l'oreilles de Peyrolles qui s'inclina et dit :

—Monseigneur, il suffit.

–Bossu ! s'écria un endosseur mécontent, tu trépignes comme un petit fou ! tu ne sais plus ton métier. Messieurs, il nous faudra reprendre La Baleine.

Peyrolles s'éloignait. M. de Gonzague le rappela.

—Et trouvez-moi Chaverny, dit-il, mort ou vif, je veux Chaverny !

Le bossu secoua son dos, sur lequel on était en train de signer.

—Je suis las, dit-il, voici la cloche. J'ai besoin de repos.

La cloche tintait, en effet, et les concierges passaient en faisant sonner leurs grosses clés. Quelques minutes après, on n'entendait plus d'autre bruit que celui des cadenas que l'on fermait. Chaque locataire avait sa serrure, et les marchandises non vendues ou échangées restaient dans les loges. Les gardiens pressaient vivement les retardataires.

Nos spéculateurs associés, Navailles, Taranne, Oriol et compagnie, s'étaient rapprochés de Gonzague, qu'ils entouraient chapeau bas. Gonzague avait les yeux fixés sur le bossu, qui, assis sur un pavé, à la porte de sa niche, n'avait point l'air de se disposer à sortir. Il comptait paisiblement le contenu de son grand sac de cuir, et avait en apparence du moins, beaucoup de plaisir à cette besogne.

– Nous sommes venus ce matin savoir des nouvelles de votre santé, monsieur mon cousin, dit Navailles.

–Et nous avons été heureux, ajouta Nocé, d'apprendre que vous ne vous étiez point trop restenti des fatigues de la fête d'hier.

—Il y a quelque chose qui fatigue plus que le plaisir, messieurs c'est l'inquiétude.

—Le fait est, fit Oriol, qui voulait à tout prix placer son mot, le fait est que l'inquiétude... moi, je suis comme cela. Quant on est inquiet...

Ordinairement, Gonzague était bon prince et venait au secours de ses courtisans qui se noyaient : mais cette fois, il laissa Oriol perdre plante.

Le bossu riait sur son pavé. Quand il eut achevé de compter son argent, il tordit le cou à son sac de cuir et l'attacha soigneusement avec une corde. Puis il se disposa à rentrer dans sa cabane.

—Allons, Jonas, lui dit un gardien, est-ce que tu comptes coucher ici ?

—Oui, mon ami, répondit le bossu, j'ai apporté ce qu'il faut pour cela.

Le gardien éclata de rire. Ces messieurs l'imitèrent, sauf le prince de Gonzague, qui garda son grand sérieux.

—Voyons ! voyons ! fit le gardien ; pas de plaisanteries, mon petit homme ! Déguerpissons, vite !

Le bossu lui ferma la porte au nez.

Comme le gardien frappait à grands coups de pieds dans la niche, le bossu montra sa tête pâlotte au petit œil-de-bœuf qui était sous le toit.

–Justice, monseigneur ! s'écria-t-il.

—Justice ! répétèrent joyeusement ces messieurs.

—C'est dommage que Chaverny ne soit pas ici, ajouta Navailles ; on l'aurait chargé de rendre cette importante et grave sentence.

Gonzague réclama le silence d'un geste.

—Chacun doit sortir au son de cloche, dit-il, c'est le règlement.

–Monseigneur, repliqua Esope II dit Jonas, du ton bref et précis d'un avocat qui pose ses conclusions, je vous prie de vouloir bien considérer que je ne suis pas dans la position de tout le monde. Toute le monde n'a pas loué la loge de votre chien.

—Bien trouvé ! crièrent les uns.

Les autres dirent :

–Que prouve cela ?

—Médor, répondit le bossu, avait-il coutume, oui ou non, de coucher dans sa niche ?

—Bien trouvé ! bien trouvé !

– Si Médor avait, comme je puis le prouver, l'habitude de coucher dans sa niche, moi qui suis substitué, moyennant trente mille livres aux droits et privilèges de Médor, je prétends faire comme lui, et je ne sortirai d'ici que si l'on m'expulse par la violence.

Gonzague sourit cette fois. Il exprima son approbation par un signe de tête. Le gardien se retira.

– Viens ça, dit le prince.

Jonas sortit aussitôt de sa niche. Il s'approcha et salua en homme de bonne compagnie.

—Pourquoi veux-tu demeurer là dedans ? lui demanda Gonzague.

—Parce que la place est sûre et que j'ai de l'argent.

—Penses-tu avoir fait une bonne affaire avec ta niche ?

–Une affaire d'or, monseigneur ; je le savais d'avance.

Gonzague lui mit la main sur l'épaule. Le bossu poussa un petit cri de douleur.

Cela lui était arrivé déjà cette nuit, dans le vestibule des appartements du régent.

—Qu'as-tu donc ? demanda le prince étonné.

—Un souvenir du bal, monseigneur ; une courbature.

– Il a trop dansé, firent ces messieurs.

Gonzague tourna vers eux son regard, où il y avait du dédain.

—Vous êtes disposés à vous moquer, messieurs, dit-il, moi aussi peut-être. Mais que nous aurions grand tort, et que celui-ci pourrait bien plutôt se moquer de nous !

—Ah ! monseigneur... fit Jonas modestement.

–Je vous le dis comme je le pense, messieurs, reprit Gonzague, voici votre maître.

On avait bien envie de se récrier.

– Voici votre maître ! répéta le prince ; il m'a été plus utile à lui tout seul que vous tous ensemble. Il nous avait promis M. de Lagardère au bal du régent, et nous avons eu M. de Lagardère.

–Si monseigneur eût bien voulu nous charger..., commença Oriol.

—Messieurs, reprit Gonzague sans lui répondre, on ne fait pas marcher comme on veut M. de Lagardère. Je souhaite que nous n'ayons pas bientôt à nous en convaincre de nouveau.

Tous les regards interrogèrent.

—Nous pouvons parler la bouche ouverte, dit Gonzague ; je compte m'attacher ce garçon-là ; j'ai confiance en lui.

Le bossu se rengorgea fièrement à ce mot. Le prince poursuivit :

—J'ai confiance, et je dirai devant lui comme je le dirais devant vous, messieurs : si Lagardère n'est pas mort, nous sommes tous en danger de périr.

Il y eut un silence. Le bossu avait l'air le plus étonné de tous.

—L'aurez-vous donc laissé échapper ? murmura-t-il.

—Je ne sais, mes hommes tardent bien. Je suis inquiet. Je donnerais beaucoup pour savoir à quoi m'en tenir.

Autour de lui, financiers et gentilshommes tâchaient de faire bonne contenance. Il y en avait de braves : Navailles, Choisy, Nocé, Gironne, Montaubert avaient fait leurs preuves. Mais les trois traitants, surtout Oriol, étaient tout pâles, et le baron de Batz tournait au vert.

—Nous sommes, Dieu merci ! assez nombreux et assez forts... commença Navailes.

Coin Féminin

CHRONIQUE

LA BEAUTÉ

Si le culte païen de la beauté, auquel trop de femmes chrétiennes consentent à sacrifier, est une faute et une utopie---on ne conserve pas indéfiniment ce qui doit finir,---la négligence de tout soin pour rester " plaisante à voir " est une insouciance coupable.

A ce sujet, je ne puis résister au plaisir de citer une femme de lettre française, (que j'ai tant de raisons d'affectionner beaucoup) écrivant sur la beauté.

" Qu'est-ce que l'influence? C'est l'impression qu'un être produit sur un autre. D'où vient-elle ? D'une foule de sources : l'esprit, l'intelligence, la bonté, la volonté, la piété, le charme physique...

" Nous y voilà. La beauté est une force d'influence. Tandis que les qualités intellectuelles d'autrui influent sur notre cerveau, le charme physique influe sur nos yeux et fixe notre attention. Or fixer l'attention, c'est déjà occuper la volonté et préparer l'exemple, Dieu, comme toujours, a bien su ce qu'il faisait en fabriquant les femmes jolies. Car nous sommes toutes jolies ; inutile de faire de la modestie à faux. Il fallait que nous le fussions, puisque nous avions à protéger le foyer, c'est-à-dire à fixer l'homme à ce foyer.

" Par conséquent, Dieu nous a donné la beauté ou tous ses dominos --- charme, grâce, éclats et le " je ne sais quoi " ---pour que nous en influencions la société. Il s'agit donc de conserver ce don par les moyens honnêtes, car je vous assure que nous n'aurions pas grande influence si, par négligence, austerité mal comprise, ou malpropreté, nous ressemblions à la fée Carabosse."

Plus qu'on ne le croit généralement, la beauté ou la laideur morale influence favorablement ou défavorablement sur le physique.

Combien avons nous rencontré de ces visages, sans beauté, certes si l'on s'arrête à l'ovale imparfaitement tracé, à la coupe du nez ou de la bouche plutôt irrégulière et, qui cependant vous " prennent " par ce fameux " je ne sais quoi," dont la définition est depuis longtemps demandée aux psychologues les plus subtils.

C'est ce type, de grâce sans beauté, dont nos romanciers aiment à revêtir l'âme idéalement exquise de leur hérome : parce que le rayonnement intérieur, produit par les pensées élevées, les sentiments nobles et généreux, transperce l'enveloppe matérielle et vient épandre ses lumineux attraits sur le visage disgracié qu'il transforme.

Non, il n'est point de femme laide lorsque l'âme, grande, est éprise de l'amour du beau et du bien ; et, si les lignes corporelles ne sont pas d'une esthétique irréprochable, l'âme se faisant complice, la femme augmente la part de beauté qu'elle a reçu pour aider à son mandat d'influence.

Par contre, toutes les pensées malsaines, les passions mauvaises attaquent et détruisent la beauté physique ; et cela est si vrai qu'au galant dix-huitième siècle, le compliment le plus délicat que l'on pouvait faire à une " beauté " à la mode, était de lui dire " qu'elle avait un teint de couvent."

Les religieuses, en effet, ont toutes un teint d'une tranparence remarquable et l'épiderme affiné, calme et uni comme du satin ; mais aussi elle ne connaissent pas les mouvements impétueux, la colère, jetant brusquement le sang au visage, amenant de minuscules varices, des veines capillaires ; l'envie, cet autre ennemi de la beauté, qui ronge intérieurement et extérieurement, cause l'amaigrissement, agit sur la bile et donne à la face cette couleur caractéristique appelée " teint d'envieux."

L'alimentation joue aussi un grand rôle dans la conservation de la beauté.

L'abus de la viande donne un teint empourpré, des rides et des cheveux blancs précoces. L'abus du poisson cause des urticaires qui à la longue altèrent le grain et la peau. Varions donc nos menus ; donnons une plus grande place à l'animentation végétable et, retirons-nous de table avec un léger appétit.

Sobrieté est mère de santé, dit le proverbe, et la santé est sans contredit le premier élément de la beauté physique.

La vie trépidante de la femme moderne a profondément altéré sa santé. Si elle est riche, les obligations mondaines, les soirées, les bals, l'effort continuellement tendu pour rester dans le " ce qui se fait," ses goûts contrariés tyranniquement par la mode ; si elle est pauvre, les études trop fortes, poussées sans souci de force cérébrale, la lutte pour la vie avec ses grands espoirs et ses suprêmes découragements, le surménage du métier manuel ou, celui plus surnoisement pernicieux, de la profession libérale, ont amené ces maladies spéciales, grandes destructives de beautés féminines, que les médecins ont classées sous le nom de névrose.

Etant mal portante, la femme ne pouvait plus être belle et comme jamais une femme, la plus élémentaire soit-elle, ne consent à être laide, il fut convenu que la beauté changeait de mode : le " chic," le " galbe," la femme " champagnisée " fut créée !

Mais ce sont là que mots suggestifs cherchant vainement à habiller une maigreur maladive : " mens sana in corpore sano," voici la base de la vraie beauté !

Pour être belles entretenons donc soigneusement la santé de nos âmes et de nos corps.

Nous sommes des privilégées, mes chères lectrices, nous avons sous les yeux aucune des laideurs morales et physiques qui peuplent les villes ; nous vivons au sein d'une nature que n'agite aucun de ces cataclysmes dont la répercussion sur l'organisme humain est indéniable ; les passions mondiales viennent mourir à notre seuil, dégagées de l'âpreté qui consume ; en vérité, nous avons toute la quiétude ambiante désirée pour acquérir un " teint de couvent."

Je ne vois à l'horizon qu'un point noir, ou plus exactement un point, un énorme, un globe doré : le soleil. Le malin soleil qui brunit l'épiderme --- et, j'en ai fait l'expérience ; d'autant plus fortement que l'on est moins habituées à sa chaude caresse. Et encore faut-il se plaindre ? N'est ce pas une des gloires de notre pays ? --- Sunny Alberta !

D'ailleurs, après avoir fait de la beauté en théorie, si je puis m'exprimer ainsi, nous ferons, la semaine prochaine, de la beauté pratique et, nous étudirons les divers moyens de se défendre contre l'astre du jour.

MAGALI.

Sonnet.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un instant conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait *faite douce et tendre,*
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure *d'amour élevé sur ses pas ;*

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
" Quelle est donc cette femme ? " et *ne comprendra pas.*

ARVERS.

PETIT COURRIER.

JULIETTE B. Mais si, vous pouvez très facilement, confectionner une jupe-corselet. C'est le dernier cri de la mode. Je vous fournirai un bon patron d'une jupe-corselet et d'un boléro, à vous et aux lectrices qui m'en feront la demande accompagnée de 25 cents. Je suis à votre disposition pour tout autre modèle.

Vous avez raison, on arrive ainsi à pouvoir mettre davantage dans l'étoffe et avec un patron parfaitement coupé on obtient un excellent résultat. Adresser les lettres : MAGALI, COURRIER DE L'OUEST, Edmonton.

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES.

Canards aux oranges.

Mettez dans une casserole gros comme un oeuf de beurre ; faites blondir ; mettez-y le canard, bien préparé et disposé, pour y prendre couleur ; otez-le, mettez avec le beurre une cuillerée de farine ; remuez sur le feu vif jusqu'à ce que *beurre et farine* soient d'une belle couleur foncée ; éteignez avec *deux verres d'eau ; placez le canard,* sel, poivre, une bande de zeste d'orange longue comme le doigt. Faites cuire une heure et demie ; au moment de servir ajoutez à la sauce deux cuillérées de jus d'orange ; ornez le tour du plat de ronds d'oranges dentelés.

Foie de veau à la bourgeoise.

Piquez-le de travers de lardons gros comme le doigt.

Mettez dans une casserole gros comme un oeuf de beurre, deux cuillerées de farine, remuez sur le feu vif, jusqu'à ce que beurre et farine soient d'une couleur marron foncé ; éteignez avec deux verres d'eau, une cuillerée de cognac, assaisonnez de sel et poivre. Mettez le foie et cinq ou six oignons, une carotte coupée en rond et les déchets de lardons. Couvrez et faites cuire trois heures à feu doux, servez le foie entouré des oignons et des ronds de carottes.

Nettoyage de la fonte.

Après avoir bien nettoyé et enlevé la rouille existant sur une plaque ou un objet en fonte, poêle, etc., et cela à l'aide d'une forte brosse, on frottera avec de la mine de plomb délayé dans du vinaigre et on laissera sècher.

Ensuite on frottera de nouveau avec la brosse et l'on obtiendra un beau brillant.

Nettoyage des lunettes.

En éponger les verres avec une éponge fine ou une toile de batiste trempée dans l'alcool et les essuyer avec une toile également fine ou une peau.

Mon Album.

Un rayon de soleil a ses entrées partout.

Qui n'aime pas la solitude n'aime pas la liberté, car on n'est libre qu'étant seul.

La plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait.

Si, par chance, un numéro de ce journal tombait entre les mains d'un quidam à qui la vie pèse où il vit, que celui-la songe qu'il y a dans l'Alberta ensoleillé, de belles terres qu'il peut se procurer gratuitement, où il peut vivre heureux et content dans un pays anteur tout en faisant de l'argent.

--Vous parlez sans savoir, interrompit Gonzague ; je souhaite que personne ne tremble plus que moi, s'il nous faut enfin frapper un grand coup.

— De par Dieu ! monseigneur, s'écria-t-on de toutes parts, nous sommes tous à vous.

—Messieurs, je le sais bien, répliqua le prince sèchement ; je me suis arrangé pour cela.

S'il y eut des mécontents, on ne le vit point.

—En attendant, reprit Gonzague, réglons le passé. L'ami, vous nous avez rendu un grand service.

—Qu'est-ce que cela, monseigneur !...

—Pas de modestie, je vous prie. Vous avez bien travaillé, demandez votre salaire.

Le bossu avait encore à la main son sac de cuir ; il se prit à le tortiller.

—En vérité, balbutia-t-il, ça ne vaut pas la peine.

-Têtebleue ! s'écria Gonzague, tu veux donc nous demander une bien forte récompense ?

Le bossu le regarda en face et ne répondit point.

—Je te l'ai dit une fois déjà, continua le prince avec un commencement d'impatience, je n'accepte rien pour rien, l'ami. Pour moi, tout service gratuit est trop cher, car il cache une trahison. Fais-toi payer, je le veux.

—Allons, *Jonas*, mon ami, cria la bande, fais un souhait : voici le roi des génies.

—Puisque monseigneur l'exige, dit le bossu avec un embarras croissant ; mais comment oser faire cette demande à monseigneur ?

Il baissa les yeux, tortilla son sac et balbutia :

—Monseigneur va se moquer, j'en suis sûr

—Cent louis que notre ami Jonas est amoureux, s'écria Navailles.

Il y eut un long éclat de rire. Gonzague et le bossu furent les seuls qui ne prirent point part à cette gaieté. Gonzague était convaincu qu'il aurait encore besoin du bossu. Gonzague était avide, mais non pas avare ; l'argent ne lui coutait rien : à l'occasion, il savait le répandre à pleines mains. En ce moment, il voulait deux choses : acquérir ce mystérieux instrument et le connaître. Or, il manœuvrait pour atteindre ce double but. Loin de le gêner, ses courtisans lui servaient à rendre plus évidente la bienveillance qu'il montrait au petit homme.

—Pourquoi ne serait-il pas amoureux ? dit-il sérieusement. S'il est amoureux, et que cela dépende de moi, je jure qu'il sera heureux. Il y a des services qui ne se payent pas seulement avec de l'argent.

---Monseigneur, prononça le bossu d'un ton pénétré, je vous remercie. Amoureux, ambitieux, curieux, sais-je quel nom donner à la passion qui me tourmente ? Ces gens rient, ils ont raison ; moi, je souffre.

Gonzague lui tendit la main. Le bossu la baisa, mais ses lèvres frémirent. Il poursuivit d'un ton si étrange, que nos roués perdirent leur gaieté :

---Curieux, ambitieux, amoureux, qu'importe le nom du mal ? La mort est la mort, qu'elle vienne par la fièvre, par le poison, par l'épée.

Il secoua tout à coup son épaisse chevelure, et son regard brilla.

---L'homme est petit, dit-il, mais il remue le monde. Avez-vous vu parfois la mer, la grande mer, en furie ? avez-vous vu les vagues hautes jeter follement leur écume à la face voilée du ciel ? avez-vous entendu cette voix rauque et profonde, plus profonde et plus rauque que la voix du tonnerre lui-même ? C'est immense,--immense ! rien ne résiste à cela, pas même le granit du rivage, qui s'affaisse de temps en temps miné par la sape du flot ; je vous le dis et vous le savez : c'est immense ! Eh bien, il y a une planche qui flotte sur ce gouffre, une planche frêle encore, qui parait de loin moindre que l'oiseau noir du large, et l'oiseau a ses ailes : un être, un homme. Il ne tremble pas ; je ne sais quelle magique puissance est sous sa faiblesse, elle vient du ciel, ou de l'enfer. L'homme a dit (ce nain tout nu, sans serres, sans toison, sans ailes,) l'homme a dit : " Je veux ; " l'Océan est vaincu.

On écoutait. Le bossu, pour tous ceux qui l'entouraient, changeait de physionomie.

--L'homme est petit, reprit-il, tout petit ! Avez-vous vu parfois la flamboyante chevelure de l'incendie ? le ciel de cuivre où monte la fumée comme une coupole, épaisse et lourde ? Il fait nuit, nuit noire ; mais les édifices lointains sortent de l'ombre à cette autre et terrible aurore ; les murs voisins regardent tout pâles. La façade, avez-vous vu cela ? c'est plein de grandeur et cela donne le frisson ; la façade, ajourée comme une grille, montre ses fenêtres sans chassis, ses portes sans vantaux, toutes ouvertes comme des trous derrière lesquels est l'enfer, et qui semblent la double ou triple rangée des dents de ce monstre qu'on appelle le feu ! C'est grand aussi, c'est furieux comme la trompête, c'est menaçant comme la mer. Il n'y a pas à lutter contre cela, non ! Cela réduit le marbre en poussière, cela tord ou fond le fer, cela fait des cendres avec le trone géant des vieux chênes. Eh bien ! sur le mur incandescent qui fume et qui craque, parmi les flammes qui ondulent et fouettent, couchées par le vent complice, voici une ombre, un objet noir, un insecte, un atome : un homme. Il n'a pas peur du feu, pas plus du feu que de l'eau. Il est roi, il dit : " Je veux ! " Le feu impuissant se dévore lui-même et meurt.

Le bossu s'essuya le front. Il jeta un regard sournois autour de lui, et eut tout à coup ce petit rire sec et crépitant que nous connaissons.

—Eh ! eh ! eh ! eh ! fit-il, voyant que son auditoire tressaillait ; jusqu'ici, j'ai vécu une misérable vie. Eh ! eh ! eh ! je suis petit, mais je suis homme. Pourquoi ne serai-je pas amoureux, mes bons maîtres ? pourquoi pas curieux ? pourquoi pas ambitieux ? Je ne suis plus jeune ; je n'ai jamais été jeune. Vous me trouvez laid, n'est-ce pas ? J'était plus laid encore autrefois. C'est le privilège de la laideur : l'âge l'use comme la beauté. Vous perdez, je gagne : au cimetière nous serons tous pareils.

Il ricana en regardant tour à tour les affidés de Gonzague.

—Quelque chose de pire que la laideur, reprit-il, c'est la pauvreté. J'étais pauvre ; je n'avais point de parents : je pense que mon père et ma mère ont eu peur de moi le jour de ma naissance, et qu'ils ont mis mon berceau dehors. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu le ciel gris sur ma tête, le ciel qui versait de l'eau froide sur mon pauvre petit corps tremblotant. Quelle femme me donna son lait ? Je l'eusse aimée. Ne riez plus ! S'il est quelqu'un qui prie pour moi au ciel, c'est elle. La première sensation dont je me souvienne, c'est la douleur que donnent les coups ; aussi appri-je que j'existais par le fouet qui déchira ma chair. Mon lit, c'était le pavé, mon repas, c'était ce que les chiens repus laissaient au coin de la borne. Bonne école, messieurs, bonne école ! Si vous saviez comme je suis dur au mal ! Le bien m'étonne et m'enivre comme la goutte de vin monte à la tête de celui qui n'a jamais bu que de l'eau...

—Tu dois haïr beaucoup, l'ami ! murmura Gonzague.

—Eh ! eh ! beaucoup, oui, monseigneur. J'ai entendu çà et là des heureux regretter leurs premières années ; moi, tout enfant, j'ai eu la colère dans le cœur. Savez-vous ce qui me faisait jaloux ? C'était la joie d'autrui. Les autres étaient beaux, les autres avaient des pères et des mères. Avaient-ils du moins pitié, les autres, de celui qui était seul et brisé ? Non. Mieux ! Ce qui a fait mon âme, ce qui l'a endurcie, ce qui l'a trempée, c'est la raillerie, c'est le mépris. Cela tue quelquefois ; cela ne m'a pas tué. La méchanceté m'a révélé ma force. Une fois fort, ai-je été méchant ? Mes bons maîtres, ceux qui furent mes ennemis ne sont plus là pour le dire.

Il y avait quelque chose de si étrange et de tellement inattendu dans ces paroles, que chacun faisait silence. Nos roués, saisis à l'improviste, avaient perdu leur sourire moqueur. Gonzague écoutait, attentif et surpris. L'effet produit ressemblait au froid que donnerait la menace proférée par un invisible ennemi.

—Dès que j'ai été fort, poursuivit le bossu, une envie m'a pris : j'ai voulu être riche. Pendant dix ans, peut-être davantage, j'ai travaillé au milieu des rires et des huées. Le premier denier est difficile à gagner, le second l'est moins, le troisième vient tout seul. Il faut douze deniers pour faire un sous tournois, vingt sous pour faire une livre. J'ai sué du sang pour conquérir mon premier louis d'or ; je l'ai gardé. Quand je suis bien las et découragé, je le contemple : sa vue ranime mon orgueil, c'est l'orgueil qui est la force de l'homme. Sou à sou, livre à livre, j'amassais. Je ne mangeais pas à ma faim ; je buvais mon content, parce qu'il y a de l'eau gratis aux fontaines. J'avais des haillons, je couchais sur la dure. Mon trésor augmentait : j'amassais, j'amassais toujours.

—Tu es donc avare ? interrompit Gonzague avec empressement, comme s'il eût eu intérêt ou plaisir à découvrir le côté faible de cet être bizarre.

Le bossu haussa les épaules.

- Plût à Dieu ! monseigneur, répondit-il ; si seulement le ciel m'eût fait avare ! si seulement je pouvais aimer ces pauvres écus comme l'amant adore sa maîtresse ! c'est une passion, cela ! j'emploirais mon existence à l'assouvir. Qu'est le bonheur, sinon un but dans la vie, un pretexte pour s'efforcer et pour vivre ? Mais n'est pas avare qui veut. J'ai longtemps espéré que je deviendrais avare, je n'ai pas pu, je ne suis pas avare.

Il poussa un gros soupir et croisa ses bras sur sa poitrine.

- J'eus un jour de joie, continua-t-il, rien qu'un jour. Je venais de compter mon trésor, je passai un jour tout entier à me demander ce que, j'en ferais : j'avais le double, le triple de ce que je croyais ; je répétais dans mon ivresse : " Je suis riche ! je suis riche ! je vais acheter le bonheur ! " Je regardai autour de moi, personne ! Je pris un miroir. Des rides et des cheveux blancs ! déjà !—dejà ! N'est-ce pas hier qu'on me battait enfant. " Le miroir ment, " me dis je. Je brisai le miroir. Une voix me cria : " Tu as bien fait. Ainsi doit-on traiter les effrontés qui parlent franc ici-bas. " Et la même voix encore : " *L'or est beau, l'or est jeune, sème l'or bossu, vieillard, sème l'or, tu récolteras jeunesse et beauté.* " Qui parlait ainsi, monseigneur. Je vis bien que *j'étais fou.* Je sortis. J'allais au hasard par les rues, cherchant un regard bienveillant, un visage pour *me sourire.* " *Bossu, bossu,* " *disaient les hommes à qui je tendais la main.* " Bossu, bossu, " repétaient les femmes vers qui s'élançait la pauvre virginité *de mon cœur.* " *Bossu, bossu, bossu,* " Et ils riaient. Ils mentent donc ceux qui disent que l'or est le roi du *monde.*

—Il fallait le montrer, ton or, s'écria Navailles.

Gonzague était tout pensif.

—Je le montrai, reprit Ésope II, dit Jonas ; les mains se tendirent, non point pour serrer les miennes, mais pour fouiller dans mes poches. Je voulais amener chez moi des amis, ma maîtresse, je n'y attirai que des voleurs. Vous souriez encore, moi, je pleurai, je pleurai des larmes sanglantes. Mais je ne pleurai qu'une nuit. L'amitié, l'amour, extravagances. A moi le plaisir, à moi tout ce qui, du moins, se vend à tout le monde...

—L'ami, interrompit Gonzague avec froideur et fierté, saurai-je enfin ce que vous voulez de moi ?

—J'y arrive, monseigneur, répliqua le bossu, qui changea encore une fois de ton. Je sortis de nouveau de ma retraite, timide, encore, mais ardent. La passion de jouir s'allumait en moi ; je devenais philosophe. J'allais, j'errai, je me mis à la piste, flairant le vent des carrefours, pour deviner d'où soufflait la volupté inconnue...

—Eh bien ? fit Gonzague.

—Prince, répondit le bossu en s'inclinant, le vent venait de chez vous.

Suite à la 6ième page.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

P. E. LESSARD, Président — A. BOILEAU, Secrétaire-Trésorier — Hon. P. ROY, Directeur-Gérant

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.
PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toutes communications et lettres doivent être adressés :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 17 Mai 1906

J. J. HILL A WINNIPEG

(Correspondance).

Le grand sujet de conversation dans les cercles commerciaux de Winnipeg actuellement est la visite de J. J. Hill, le maitre duGreat Northern.

Le grand financier américain n'est pas venu à Winnipeg depuis plusieurs années et cette semaine il doit se trouver ici en même temps que le président du Canadian Northern et M. Morse, le Gérant général du Grand Tronc Pacifique. Ces trois puissances ont déjà eu des conférences dans l'Est, mais il s'agit maintenant de régler définitivement et sur place la question des nouvelles gares. Il n'y a pas de doute que l'intention première était d'avoir une gare commune pour les trois lignes, mais les exigences du Canadian Northern ont été jugées exorbitantes. Le Northern Pacific s'est déjà assuré les terrains nécessaires pour l'érection d'une gare indépendante ; il ne reste plus qu'à connaitre la décision du Grand Tronc Pacifique, qui a mainte nant le choix entre deux gares à construire.

Naturellement rien n'a encore transpiré, mais Winnipeg attend de grandes choses de l'intervention de M.Hill.

Chose assez étonnante, tandis que les journaux conservateurs crient contre la construction d'un nouveau transcontinental pour faire la concurrence au Pacifique Canadien dans le Sud, comme ils criaient jadis à l'inutilité du Grand Tronc Pacifique, on annonce que le Pacifique Canadien lui-même est à conclure des arrangements avec les ennemis américains de M. Hill, lesquels disposent du Northern Pacific, pour établir encore une autre ligne entre l'Oregon et le Minnesota en utilisant l'embranchement du " Soo."

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails des calculs que l'on prête à ces grandes corporations. Il est un fait qui se détache sans difficulté : c'est que la politique d'immigration du parti libéral a ouvert les yeux de tous les chemins de fer sur l'importance du territoire canadien et qu'à l'avenir la concurrence sous ce rapport est assurée. C'est le grand point pour les colons et sur ce point il ne sau..ait y avoir de confusion.

M. Morse,du Grand Tronc Pacifique annonce d'une façon autorisée que le nouveau transcontinental sera prêt pour le transport des récoltes de 1907. Cela veut dire que tous les cultivateurs obtiendront un prix plus élevé pour leurs produits qu'ils n'auraient pu le faire sans la concurrence des chemins de fer. Naturellement cela oblige les autres lignes de se remuer. Le Pacifique Canadien s'était d'abord proposé de construire des embranchements allant de sa ligne Calgary & Edmonton vers l'Est à son loisir, à mesure seulement que la marche de la colonisation lui assurerait un profit. L'arrivée du Grand Tronc Pacifique l'oblige maintenant à se hâter pour avoir une ligne plus courte entre Edmonton et Winnipeg que celle par Calgary. Il est donc décidé que la ligne du Pacifique Canadien qui s'étend de Lacombe à Buffalo Lake ne sera pas poussée plus loin pour le moment afin de permettre à la compagnie de concentrer toutes ses énergies sur le parachevement de la ligne de Wetaskawin à Saskatoon. Le tracé de cette nouvelle ligne indique qu'elle passera au sud d'Iron Creek et croisera la ligne du Grand Tronc Pacifique au sud-est du lac Manitou. Les deux routes seront ensuite parallèles jusqu'à Saskatoon.

Tous ces travaux veulent dire la grandeur de l'Ouest.

Dans l'Ouest du Canada

L'Alberta

Nous détachons de *La Patrie*, de Montréal, l'article suivant qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs :

Rencontré ce matin le révérend M. J. A. Ethier, le dévoué curé de Morinville (Alberta), qui est venu passer quelques semaines au milieu de nous dans l'intérêt de sa paroisse lointaine.

Nous en avons profité pour lui demander des renseignements sur son pays et nous lui avons posé une foule de questions auxquelles il a bien voulu répondre, et ce, en homme qui connait son sujet à fond, car il demeure dans l'Alberta depuis huit ans.

Le révérend M. J. A. Ethier s'est plu, surtout, à appuyer sur les nombreux avantages qu'offre l'Ouest Canadien à tous les gens désireux de se créer un avenir prospère.

Tout le monde le sait, l'Alberta a été érigé en province au mois de septembre dernier, et tout récemment, les membres du Parlement local ont choisi Edmonton pour capitale. Cette province d'Alberta s'est développée et progressé très rapidement. Pour en avoir une idée il suffit de savoir qu'il y a huit ans Edmonton comptait 4 à 5,000 âmes et qu'aujourd'hui elle compte près de 15,000. Il en est de même dans les campagnes, proportion gardée.

A Edmonton, il y a plusieurs maisons de commerce canadiennes-francaises qui font de grosses affaires et sont très prospères, entr'autres Gariépy & Lessard, Larue & Picard, Chenier, Laurandeau & Cie,Maisonneuve & Terreault, Hétu, Pomerleau, etc.

Il y a aussi un journal français le Courrier de l'Ouest, fondé par le Docteur Roy, aujourd'hui sénateur.

Les principaux centres canadiens sont St-Albert, Morinville, Lamoureux, St-Emile, St-Emérence, Beaumont, St.Pierre Végreville, etc. Ces paroisses sont composées de famille canadiennes venant de la province de Québec, des Etats-Unis, et de l'Ouest américain. Toutes sont contentes de s'être établies dans l'Alberta qui offre de si grands avantages.

On est porté à croire que pour réussir dans l'Ouest Canadien il faut beaucoup d'argent. Sans doute, celui qui arrive dans l'Alberta avec de l'argent progresse plus rapidement, mais on a constaté et l'on constate tous les jours que ceux qui vont s'établir dans l'Ouest Canadien avec peu ou presque pas d'argent se créent vite un avenir, et un avenir sûr et prospère.

Si l'on veut des preuves de ce fait, on a qu'à s'adresser à MM. J. et N. Houle, A. et O.Riopel. A. Boissonneault, V. Ethier, G. Champagne, N. Sylvestre, E. Rivet, et beaucoup d'autres, de Morinville ; à MM. Tremblay, Paradis, Bouchard et d'autres de Lamoureux ; à MM Fortin, Létourneau, St- Arnaud, Girard, de St Emile ; à MM. Preville, Leblanc, Dargis, Lachapelle, Dubord, de Beaumont. Ces gens et des centaines d'autres diront qu'ils sont heureux dans l'Ouest canadien, et qu'ils ont très bien réussi, quoiqu'ils soient venus pour la plupart ayant peu d'argent.

Rien d'étonnant qu'il en soit ainsi, quand on sait que le colon peut s'acheter une terre de 160 acres, terre du gouvernement, pour dix dollars.

Rien d'étonnant qu'il en soit ainsi quand on connait la qualité du sol et sa fertilité.

BELLES RÉCOLTES

La terre est très facile à faire, on n'a, pour ainsi dire, qu'à prendre la charrue et bientôt la terre est prête pour la culture, et le rendement est de 60, 80, et jusqu'à 100 minots de l'arpent pour l'avoine, qui pèse ordinairement 96 à 105 lbs. au sac. Pour le blé, le rendement est de 35, 40 et jusqu'à 50 minots de l'arpent, et cela, non seulement sur de la terre neuve, mais chaque année le rendement est à peu près le même pour des terres qui sont en culture depuis vingt ans et plus.

Le marché est bon pour tous les produits de la ferme—grains, légumes, animaux, car dans la province d'Alberta on fait une culture mixte, grain et élevage. Ce qui contribue beaucoup au développement rapide de l'Ouest canadien et assure un bon marché pour les produits, ce sont les lignes de chemins de fer qui se construisent. Il y a le C. P. R. le C. N. R. et il y aura bientôt le G. T. P. qui traversera les nouvelles provinces de l'Ouest.

Dans les environs d'Edmonton,il y a encore beaucoup de terres du gouvernement que le colon peut acheter pour $10. Et dans les centres comme St-Albert, Morinville. etc. on peut acheter des terres déjà en culture au prix de $10 ou $12 l'arpent au plus. Le prix de ces propriétés varie selon la grandeur de terrain en culture et les améliorations faites.

Morinville est situé à 22 milles au nord d'Edmonton. Le Canadian Northern est à construire la ligne, et les chars se rendront à Morinville dans le courant de ce mois. Le village de Morinville est déjà passablement considérable. Il y a là église, presbytère, couvent, sous la direction des Filles de Jésus. Au-delà de cent enfants suivent les cours. Il y a trois magasins généraux, quelques magasinets, trois hôtels, bureau de poste, forgeron, un boulanger, un moulin à farine en opération depuis quelques années. Dans le courant de l'été sera construit un élévateur qui sera prêt pour l'achat du grain à l'automne. Nous aurons bientôt un médecin, une pharmacie, etc.

Cette paroisse et plusieurs autres ont progressé très rapidement, grâce aux nombreux avantages qu'offre l'Ouest canadien.

Voici, en résumé, les intéressants renseignements que le Rév. M. J.-A. Ethier a bien voulu nous donner.

" Je suis tout disposé, a-t-il ajouté, à donner toutes les informations désirables aux personnes qui voudraient aller s'établir dans l'Ouest Canadien, et je me tiendrai à leur disposition, pendant quelques semaines, au bureau d'immigration, No. 306, rue St. Antoine, le jeudi et le vendredi.

" Il n'est pas question de chercher à dépeupler la province de Québec, a dit M. Ethier. Non. La province de Québec, nous la voulons forte, puissante,belle et prospère. Mais tous ceux qui pour une raison ou pour une autre veulent ou doivent sortir de la province, tous ceux qui ne peuvent pas établir leur nombreuse famille dans la province de Québec, pourquoi ne viennent-ils pas dans l'Alberta ? Ils sont assurés de pouvoir établir leurs enfants facilement et convenablement et de se faire vite un avenir prospère."

La Culture des Fruits.

Dans le but d'encourager la culture des fruits dans la province d'Alberta, le département de l'agriculture vient d'adresser à toutes les personnes qui sont connues pour avoir rencontré quelques succès dans la culture des fruits, une lettre circulaire demandant certaines informations par rapport à l'âge des arbres plantés, les différentes variétés, l'attention apportée, etc.

Le département serait heureux de recevoir des lettres des personnes qui ont pu faire quelques expériences et qui n'ont pas reçu la circulaire.

Alberta est la seule province des prairies où ait réussi la culture des fruits et il est à désirer que cette démarche faite pour obtenir des informations sûres soit bien vu partout et que les intéressés s'empressent de répondre à la lettre circulaire du département.

Le département se propose de faire une série d'expérimentations à travers la province afin de pouvoir ensuite conseiller sagement le colon, relativement à son verger. On saurait difficilement éxagérer l'importance de cette mesure puisqu'elle tend à aider le développement d'une branche de l'agriculture qui n'est possible ni au Manitoba ni dans la Saskatchewan, si ce n'est dans une couple de localités.

Il est facile de prévoir que la culture des fruits deviendra générale dans tout l'Alberta, si l'on considère que les " duchesses " et autres variétés de pommes ont été cultivées avec succès à Medecine Hat, Lethbridge, Magrath, Cardston, Red Deer, et Edmonton, depuis quelques années.

Nouvelles de Winnipeg et St. Boniface.

M. L. J. Bourdon, organisateur de l'Union St. Joseph du Canada, était de passage au Manitoba la semaine dernière et au moment où je vous écris il part pour se rendre à Edmonton.

M. Bourdon a jeté ici et à St. Boniface les bases de deux nouvelles succursales de sa société, laquelle est incorporée depuis 1895, par acte du parlement fédéral et depuis cette date fait des affaires très florissantes. En même temps quelques Canadiens-Français se faisaient admettre dans une société irlandaise américaine qui vient s'établir ici.

Il n'y a pas lieu de critiquer ceux qui peuvent et qui jugent à propos d'appartenir à plusieurs sociétés : mais j'insiste avant tout sur l'opportunité de fortifier nos sociétés nationales, qui forment l'un des liens essentiels entre les divers groupes de Canadiens-français répandus aux quatre coins de l'Amérique. Nous avons aujourd'hui au moins quatre grandes associations purement canadiennes-françaises qui font affaire sur des bases fédérales et elles n'ont pas à craindre la comparaison avec aucune autre association sous le rapport financier. J'ai nommé les Artisans, l'Alliance Nationale, l'Union St. Joseph du Canada et l'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique. Pensons donc d'abord, à ces sociétés qui délibèrent et qui pensent en français si nous voulons conserver notre nationalité.

XXX.

La célébration de la St. Jean-Baptiste ici est fixée au 2 juillet. On prépare un grand pic-nic auquel il est question d'inviter des orateurs distingués.

Notre église canadienne vient de s'enrichir d'un nouveau chemin de croix qui a été bénit hier par Mgr Dugas.

Le Rév. P. Laganière, O.M.I., remplace le Rév. P. Emard comme vicaire à la paroisse du Sacré-Cœur. Le Père Laganière est bien connu à Montréal et dans la région d'Edmonton ayant été plusieurs années agent de repatriement.

L'HONORABLE EDWARD BLAKE

Il défend énergiquement les droits des Catholiques

Au cours des débats à la Chambre des Communes en Angleterre

Au cours du débat sur le bill d'instruction publique, l'honorable Edward Blake, député de Langford, a prononcé un discours important. L'honorable monsieur Blake endosse les vues exprimées de la part des catholiques Romains par M. T. O. O'Connor, par M. Maclean et par M. E. Cecil.

Il prétend connaitre par expérience, et par une expérience étendue et variée, les relations des catholiques avec les protestants. Dans les différends à ce sujet il s'est toujours appuyé sur de larges principes. Quand le ministre de l'Instruction Publique déclare que toutes les minorités doivent pâtir, il admet que des souffrances particulières peuvent quelquefois devenir inévitables dans la réalisation d'une mesure de haute politique, mais l'orateur a toujours tenu pour cette idée que dans ces différents le fort doit se montrer généreux envers le faible.

Il est d'opinion qu'il faut respecter l'ardeur bien naturelle avec laquelle les catholiques s'opposent à ce qu'on attaque directement ou indirectement, leurs idées religieuses. Après tout, les parents font partie de l'Etat, ils paient l'impôt et c'est le produit de leurs taxes qui sert à maintenir le système actuel d'instruction publique.

Le Brave Abdallah et le méchant Hassan.

Légendre orientale.

LE bon Abdallah résumait toutes les vertus, tandis que le méchant Hassan développait tous les vices.

Abdallah, suivant le shérif de la Mecque, était l'âme où Allah aimait le mieux à se reposer.

Par contre, Hassan était le cœur où le Dieu des croyants se plaisait le moins à regarder.

Comment ces deux natures extrêmes vinrent-elles à se rencontrer ?

Eternelle attraction des contrastes, lira-t-on ?

Non, vraiment ! La chose est infiniment plus simple.

Abdallah, le marchand, l'opulent Abdallah, possédait un coursier, une bête unique, à laquelle il n'avait pas craint de donner le nom de la jument du prophète elle même, *Borak*.—Et Hassan, le pouilleux Hassan, mendiant et voleur de profession, convoitait *Borak*, non pour bien faire valoir, entre ses flancs son poitrail, aile de corbeau, moucheté de blanc et surmonté d'une tête fine admirablement campée, mais pour la vendre au sultan le plus offrant.—Car c'était un morceau de roi

Mais, pour tout l'or du monde, Abdallah ne se fût dessaisi de sa jument. Et, d'ailleurs, Hassan eût été bien embarrassé de lui en donner une roupie.

Alors, pour l'avoir pour rien, le miséreux alla, d'un pas délibéré, trouver son propriétaire.

—Abdallah, je viens t'acheter Borak.

—M'acheter Borak, tu n'y penses pas ! Borak n'est pas à vendre.

—Ah ! quel malheur ! Mon dernier espoir s'envole.

Et Hassan fondit en larmes.

Sa douleur faisait peine à voir.

Abdallah, pris de pitié, s'efforça de le consoler, et lui demanda :

—Mais pourquoi tiens-tu tant à *Borak* ?

—Hélas ! mille fois hélas, seigneur, mon frère, qui va mourir m'appelle en toute hâte à Damas, et il s'agit d'un gros héritage. J'ai deux fils, et j'ai cure de leur bien-être. Il faut que j'aille à Damas de suite, que j'y arrive avant la mort de mon frère. Et je n'ai pas de cheval ; et le meilleur des chevaux, peut seul m'y conduire à temps. Tu as, toi, le meilleur des chevaux, et j'avais pensé que tu pouvais me favoriser cette course d'où dépend toute ma vie.

Le bon Abdallah était tout ému.

Et comme Hassan recommençait à pleurer :

—Ecoute, lui dit-il, Borack, je te le répète, n'est pas à vendre ; mais il est d'autres bons coursiers, propre à te mener vite à Damas. Tiens ! voilà une bourse bien garnie. Achète-toi un bon cheval, et parts sans perdre une minute. Je suis heureux de savoir que tu as deux bons fils : je voudrais les connaître.

—Oh ! tu les connaitras, brave, Abdallah.

En disant ces mots, où perçait une pointe d'ironie, le mendiant prit la bourse et s'éloigna, soi-disant pour acheter un cheval, mais en réalité pour dresser de nouveaux plans, car il ne renonçait pas à son désir de posséder la jument merveilleuse.

***

Quelque temps après, un pélerin se présenta chez Abdallah et lui demanda la permission de se reposer sous son toit. Il arrivait, disait-il, de la Mecque, d'où il rapportait de précieuses reliques, entre autre une dent du prophète.

—Une dent du prophète ! s'écria le marchand, qui était un fervent disciple de l'Islam ; il était même *émir*, ce qui lui donnait l'auréole d'une parenté, aussi glorieuse que lointaine, avec Mahomet.

—Oui, une dent du Prophète, et encore une de devant, affirma le pélerin.

—Mais commant sais-tu que cette dent, qui ressemble à toutes les dents, a véritablement appartenu à Mahomet !

—Parce qu'elle était conservée, comme une provocation à notre puissante religion, dans un couvent de *roumis*, où je l'ai dérobée pour faire cesser ce sacrilège. Ai-je raison, seigneur ?

—Assurément ! Mais que comptes-tu faire de cette dent ?

—J'aurais voulu la garder comme une amulette précieuse, apte à me favoriser l'accès du paradis de Mahomet ; mais je suis trop pauvre pour cela. Je cherche donc à vendre à un bon croyant la dent du Prophète, car les mosquées ne sont pas assez riches pour me l'acheter. Mais, au fait, digne seigneur, toi qui as une réputation de grande sainteté, toi qui portes le turban vert des élus de l'Islam, pourquoi n'acquerrais-tu pas pour ton compte cette relique sans pareille ?

Abdallah prit l'incisive entre ses mains, l'examina soigneusement, puis :

—Un tel trésor ne s'acquiert point avec de l'or ; ma fortune ne suffirait pas, et le Prophète répudierait l'enfant de son âme assez osé ponr se procurer à vil prix une partie de lui-même.

—Je m'incline, seigneur, et n'insiste pas. Mais, à défaut d'or, pourquoi ne me donnerais-tu pas, en simple cadeau, un cheval merveilleux que tu possèdes, le plus étonnant coursier que l'on connaisse, dit-on ?

—Et il l'est, en vérité. Tout le monde en convient.

—Eh bien ! de cette façon tu ne m'achèterais pas la dent du Prophète, ce que ta douce piété t'interdit ; et tu l'aurais quand même, au prix d'un sacrifice bien autrement agréable à Allah que l'abandon de tes richesses ; et moi, je pourrais, fatigué comme je suis regagner mon pauvre pays lointain, que je ne reverrais, autrement, jamais.

Abdallah ne pouvait entendre une plainte sans y compatir. Il réfléchit un moment,—une seconde peut-être,—et dit :

—Donne-moi ta relique, je te donne mon cheval.

Le pélerin remercia brièvement, se mit en selle sur la bête qu'on lui amenait et partit si vite qu'il n'eut pas le loisir de voir que son hôte jetait au loin, et avec dégoût, la dent du prophète, puis se précipitait à une fontaine pour s'y purifier.

Il revient peu après, l'œil courroucé, la parole brève, amère :

—Tu m'as trompé, Abdallah. Ce n'est pas Borak, ta jument merveilleuse, que tu m'as donnée.

—Borak, mon frère, est Borak, et ta dent n'est pas la dent du Prophète C'est une dent de nègre, bistre à la racine, et Mahomet n'était pas nègre.. Mais dis-moi comment tu as pu deviner que le cheval que je t'ai donné n'est pas Borak ?

—Un seul mot te l'expliquera : Mon père s'appelle Hassan. Tu désirais me connaître, paraît-il.

—Oui, toi et ton frère ! Mais tu me suffis ! J'en ai assez de la famille Hassan. Passe ton chemin, et choisis mieux ton dentiste, à l'avenir.

***

Des lunes, des mois se passèrent.

Le bon Abdallah se croyait délivré à tout jamais du méchant Hassan et de sa progéniture ; mais le Seigneur en avait décidé autrement.

Comme il se rendait, un jour à la forêt des cèdres blancs, pour s'y approvisionner de poutres et de planches destinées à l'édification d'un hôpital pour les pauvres, il entendit, au moment de s'engager sur un pont, des plaintes et des gémissements, venant d'un ravin creusé dans le lit d'un torrent desséché.

Il prêta l'oreille, et comme les plaintes allaient s'affaiblissant ce qui indiquait une aggravation du mal, il mit pied à terre et se dirigea du côté d'où ils partaient.

—Par Allah ! qui se lamente ainsi ?

Une voix répondit :

—Un malheureux, tombé du pont. Je souffre horriblement. Qui que tu sois, viens à mon secours !

Le marchand hâte le pas. Après quelques recherches, il trouve, près d'un buisson de lentisques, un jeune Turc de bonne venue, affalé à terre, baigné de sueurs et semblant prêt à rendre l'âme.

—Où souffres-tu ? demande le bon Addallah.

—Partout ! Je crois que je me suis brisé tous les membres. Je vais mourir, certainement.

—Mourir ! tu n'y songes pas. Allons ! viens !... lève-toi !

—Je ne puis pas ! Je te dis que je vais mourir.

—Du courage, ami ! Mets tes bras autour de mon cou !...Là tu vois...cela va déjà mieux !...Je ne suis pas plus jeune, mais je suis robuste encore. et je vais te porter jusqu'à ma fidèle Borak, qui a l'échine aussi solide que souple ; je te placerai en avant de moi, sur la selle ; je te tiendrai par les épaules comme une mère qui berce son enfant, et bien que la nuit approche, tu sera soulagé dès ce soir, car nous arrêterons à la premiere hutte que nous rencontrerons.

Quand Abdallah prit le jeune turc dans ses bras, celui-ci poussa des hurlements à déchirer l'âme. Sur le garrot de Borak, ce fut pire. Et ce n'est que dans la hutte, bien close, d'un bucheron, où son sauveur le porta, et sur une couche épaisse de lichen fait pour la sieste, que sa douleur sembla s'évanouir.

Après l'avoir réconforté de paroles et d'un cordial que le Prophète n'aurait su défendre, vu l'urgence, le Saint homme lui fit un massage si concien cieux et si prolongé qu'il s'endormit lui-même à la peine.

Alors, le Turc, doucement, souleva son masseur, l'étendit à sa place, et gagna vivement la porte.

Le bruit que fit le loquet en se rabattant réveilla brusquement Abdalla. Instinctivement, il voulut continuer à masser son blessé ; mais celui-ci avait disparu. Saisi d'appréhension, il se précipita hors de la hutte, et, au clair des étoiles, il vit celui-ci, très gaillard monté sur Borak.

—Malheureux ! arrête !

—Non, vraiment, vieux fou ! Je suis Selim, le second fils de Hassan, le mendiant.... Maintenant tu connais toute la famille !.....Borak est une bête exquise ; je n'ai jamais été mieux en selle que maintenant. Tu vois : ta jument ne semble pas s'apercevoir qu'elle a changé de cavalier....Regarde comme je mène bien. Sous la simple pression de mes genoux, elle ne demande qu'à bondir. Elle hennit de plaisir à la pensée de la course que nous allons faire. Et maintenant, adieu ! Si tu as à te plaindre, va trouver *cadi*.

Et il allait piquer des deux, lorsque le brave Abdalla lui cria de nouveau, d'un air si doux : Arrêtte... qu'il s'arrêta.

—Que me veux-tu ? je suis pressé, mon père m'attend.

—Il attendra, mais je veux que tu m'écoutes un instant.

Si ce, " je veux " avait été dit d'un ton impératif, nul doute que Selim n'en eût pas entendu la fin.

Mais, au contraire, la voix d'Abdallah, pour obtenir ce qu'il voulait, se faisait douce, caressante. Il y avait comme une prière, comme une supplication dans ce " je veux ".

Il reprit :

Borak est à toi, puisque tu me l'as prise, et je n'irai pas me plaindre au cadi, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que tu ne racontera jamais à personne ce que tu viens de faire...... Tu m'entends : à personne !

—Je te promets, mais je ne vois pas bien poutquoi tu me poses cette condition.

—Pourquoi ? je vais te le dire :

" C'est que si les bonne gens comme moi connaissaient ta vilenie, ils seraient à jamais dégoûtés de faire le bien

" Et maintenant, va, mon fils ! Que le Seigneur te pardonne !............ Et surtout, aie bien soin de Boruk '

***

Le fils d'Hassan, très déconcerté, partit cependant, mais à petite allure.

Et le bon Abdallah, sur ses pauvres jambes flageolantes, gagna péniblement le cœur de la forêt des cèdres blancs, où il fit ample provision de poutres et de planches destinée à l'édification d'un hôpital pour les pauvres.

L'Immigration vers l'Ouest.

Le nombre des Immigrants qui arrivent chaque jour est considérable et dépassera cette année ce qui s'est vu jusqu'ici. Dans la seule journée de lundi six mille nouveaux colons, venant d'Angleterre, sont débarqués à Québec où ils ont pris les convois pour l'Ouest.

Nouvelles de Beaumont.

Monsieur Ross, Inspecteur d'écoles, est venu passé quelques jours à Beaumont la semaine dernière.

Monsieur Blackburn, un canadien récemment arrivé de Montréal, a fait l'acquisition de la ferme de M. Pierre Charest, pour la somme de $800. Cette ferme est située à cinq milles de l'église.

Nous regrettons d'apprendre que Madame Auguste Lambert est gravement indisposée depuis quelque temps.

Madame Lucien Girard prend beaucoup de mieux depuis une couple de jours et on espère qu'elle sera bientôt complètement rétablie.

Mons. Charles Morneau, notre maitre de poste, vient de vendre un de ses chevaux au prix de $125.

A la demande des paroissiens, les classes de catéchisme pour la préparation à la première communion ont été remises au mois de septembre.

Les nouvelles familles établies à Beaumont sont enchantées de notre pays et très heureuses du choix qu'elles ont fait. Cela ne nous étonne pas, car Beaumont est un des plus jolis coins d'Alberta-nord. La terre est belle et fertile, nous avons de l'eau, de bons chemins, du bois pour le besoin et un beau soleil qui se plait à nous faire pousser de belles et abondantes récoltes.

Malgré que le besoin s'en soit fait sentir depuis longtemps déjà, il n'y a pas de forge à Beaumont. Voilà une chance pour un bon forgeron qui voudrait faire de bonnes affaires. On pourra avoir des informations en s'adressant à M. le Curé ou au Maître de Poste.

Nouvelles de Brosseau.

Brosseau a maintenant plusieurs nouveaux colons, au nombre desquels se trouvent deux familles entières, les familles Robinson, venant de Gaspé, P. de Québec, et Brault, venant de St-Jean d'Iberville. Tous les nouveaux arrivés sont enchantés de notre pays.

Les semences sont finies à peu près partout et tout indique que nous aurons une superbe récolte cette année encore.

Nous avons eu un beau printemps, ce qui a aidé beaucoup aux travaux de la ferme. Il a plu une couple de fois, ce qui a eu pour effet d'améliorer et bien préparer la terre pour les semences.

La propriété prend beaucoup de valeur depuis quelques temps. Les terres du C. P. R., de $6.00 qu'elles se vendaient sont rendues à $8.00 de l'âcre.

M Lucin Dubuc, d'Edmonton, a acheté toute une demi-section, à côté de la ferme Lambert, au prix de $8 de l'âcre.

Mons. Ernest Cloutier, est parti pour Edmonton ces jours derniers. Il doit passer quelques mois au Lac St Anne pour terminer certains travaux d'arpentage.

Nous aurons bientôt une poste plus régulière, grâce au nouveau chemin de fer. Les malles seront transportées d'Edmonton à Végreville par le chemin de fer, et de là à Brosseau par le courrier.

Quoiqu'ils s'enlèvent assez rapidement, il reste encore plusieurs beaux homesteads à Brosseau et aux alentours. A nos canadiens d'en profiter.

Mort d'un Ancien Ministre.

L'Hon. Juge Baby, président de la Cour d'appel, est mort lundi à Montréal. Il avait été ministre du Revenu de l'Intérieur dans le premier cabinet de Sir John A. MacDonald.

A L'EXAMEN

—Parlez-nous de Philippe le Bel ?
—Un roi de France.
—Qu'a-t-il, fait, voyons ?
—Il a inventé le fusil qui porte son nom.

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

IV

GASCON ET NORMAND

Ceci fut dit d'un ton allègre et gai. ce diable de bossu semblait avoir le privilège de régler le diapason de l'humeur générale. Les roués qui entouraient Gonzague, et Gonzogue lui-même, tour à l'heure si sérieux, se prirent incontinent à rire.

– Ah, ah, fit le prince, le vent soufflait de chez nous.

– Oui monseigneur. J'accourus. Dès le seuil, j'ai senti que j'étais au bon endroit. Je ne sais quel parfum a saisi mon cerveau, sans doute le parfum du noble et opulent plaisir. Je me suis arrêté pour savourer cela. Cela enivre, monseigneur ; j'aime cela.

-Il n'est pas dégoûté, le seigneur Esope, s'écria Navailles.

—Quel connaisseur, fit Oriol.

Le bossu le regarda en face.

—Vous qui portez des fardeaux la nuit, dit-il à voix basse, vous comprendrez qu'on est capable de tout pour satisfaire un désir.

Oriol pâlit. Montaubert s'écria :

—Que veut il dire ?

—Expliquez-vous, l'ami, ordonna Gonzague.

—Monsieur, répliqua le bossu bonnement, l'explication ne sera pas longue. Vous savez que j'ai eu l'honneur de quitter le Palais-Royal hier en même temps que vous. J'ai vu deux gentilhommes attelés à une civière ; ce n'est pas la coutume ; j'ai pensé qu'ils étaient bien payés pour cela.

—Et sait-il ?... commença Oriol étourdiment.

—Ce qu'il y avait dans la litière ? intrrrompit le bossu ; assurément. Il y avait un vieux seigneur ivre à qui j'ai prêté plus tard le secours de mon bras pour regagner son hôtel.

Gonzague baissa les yeux et changea de couleur. Une expression de stupeur profonde se répandit sur tous les visages.

—Et savez-vous aussi ce qu'est devenu M. de Lagardère ? demanda Gonzague à voix basse.

–Eh, eh, Gauthier Gendry a bonne lame et bonne poigne, répondit le bossu ; j'étais tout près de lui quand il a frappé, le coup était bién donné, j'y engage ma parole. Ceux que vous avez envoyés à la découverte vous apdrendront le reste.

– Ils tardent bien.

– Il faut le temps. Maitre Cocardasse et frère Passepoil...

—Vous les connaissez donc ? interrompit Gonzague abasourdi.

—Monseigneur je connais un peu tout le monde.

—Palsambleu, l'ami, savez-vous que je n'aime pas ceux qui connaissent tant de monde et tant de choses ?

—Cela peut être dangereux, monseigneur, j'en conviens, repartit paisiblement le bossu ; mais cela peut servir aussi. Soyons juste. Si je n'avais pas connu M. de Lagardère...

—Du diable si je me servirais de cet homme-là ! murmura Navailles derrière Gonzague.

Il croyait n'avoir point été entendu ; mais le bossu répondit :

—Vous auriez tort.

Tout le monde, du reste, partageait l'opinion de Navailles.

Gonzague hésitait. Le bossu poursuivit, comme s'il eût jouer avec son irrésolution :

—Si l'on ne m'eût point interrompu, j'allais répondre d'avance à vos soupçons. Quand je m'arrêtai au seuil de votre maison, monseigneur, j'hésitais, moi aussi, je m'interrogeais, je doutais. C'était là le paradis que je voulais, non point celui de l'Église, mais celui de Mahomet ; toutes les délices réunies : les belles femmes et le bon vin, les nymphes auréolées de fleurs, le nectar couronné de mousse. Etais-je prêt à tout faire, tout, pour mériter l'entrée de cet Éden volupteux, pour abriter mon néant sous le pan de votre manteau de prince ? Avant d'entrer, je me suis demandé cela, et je suis entré, monseigneur.

—Parce que tu te sentais prêt à tout ? interrompit Gonzague.

—Vive Dieu ! quel furieux appétit de plaisir et de noblesse !

—Voici quarante ans que je rève ; mes désirs couvent sous des cheveux gris.

– Ecoute, dit le prince, la noblesse peut s'acheter ; demande à Oriol !

—Je ne veut point la noblesse qui s'achète.

—Demande à Oriol ce que pèse un nom.

Ésope il montra sa bosse d'un geste comique.

–Un nom pèse-t-il autant que cela ? fit-il.

Puis il reprit d'un accent plus sérieux :

—Un nom, une bosse, deux fardeaux qui n'écrasent que les pauvres d'esprit ! Je suis un trop petit personnage pour être comparé à un financier d'importance comme M. Oriol. Si son nom l'écrase, tant pis pour lui ; ma bosse ne me gène pas. Le maréchal de Luxembourge est bossu, l'ennemi a-t-il vu son dos à la bataille de Nerwinde ? Le héro des comédies napolitaines, est bossu par derrière et par devant. Tyrtée était boiteux et bossu ; bossu et boiteux était Vulcain, le forgeron de la foudre ; Ésope, dont vous me donnez le nom glorieux, avait sa bosse, qui était la sagesse. La bosse du géant Atlas était le monde. Sans placer la mienne au même niveau que toutes ces illustres bosses, je dis qu'elle vaut, au cours du jour, cinquante mille écus de rente. Que serai-je sans elle ? J'y tiens, elle est d'or.

Il y a du moins de l'esprit dedans, l'ami, dit Gonzague. Je te promets que tu sera gentilhomme.

–Grand merci, monseigneur. Quand cela ?

—Peste, fit-on, il est pressé.

–Il faut le temps, dit Gonzágue.

–Ils ont dit vrai, répliqua le bossu, je suis pressé. Monseigneur, excusez-moi ; vous venez de me dire que vous n'aimez pas les service gratuits, cela me met à l'aise pour réclamer mon salaire tout de suite.

—Tout de suite, se récria le prince ; mais c'est impossible.

—Permettez, il ne s'agit plus de gentilhommerie.

Il se rapprocha, et, d'un ton insinuant ;

—Pas n'est besoin d'être gentilhomme pour s'aeseoir auprès de M. Oriol, par exemple, au petit souper de cette nuit.

Tout le monde éclata de rire, excepté Oriol et le prince.

-- Tu sais aussi cela, dit ce dernier en fronçant le soureil.

---Deux mots entendus par hasard, murmura le bossu avec humilité.

Les autres criaient déjà :

---On soupe donc ? on soupe donc ?

--Ah, prince, fit le bossu d'un ton pénétré, c'est le supplice de Tantale que jendure. Une petite maison, mais je la devine, avec ses issues dérobées, son jardin ombreux, ses boudoirs où le jour pénètre plus doux à travers les draperies discrètes. Il y a des peintures aux plafonds, des nymphes et des amours, des papillons et des roses. Je vois le salon dor,é je le vois, le salon des fêtes voluptueuses tout plein de sourires ;-je vois les girandoles, elles m'éblouissent...

Il mit la main au-devant de ses yeux.

---Je vois des fleurs, je respire leurs parfums et qu est cela auprès du vin exquis débordant de la coupe, tandis qu'un essaim de femmes adorables...

---Il est ivre déjà, dit Navailles, avant même d'être invité.

---C'est vrai, fit le bossu, qui avait les yeux flamboyants, je suis ivre.

---Si monseigneur veut, glissa le gros Oriol à l'oreille de Gonzague, je préviendrai mademoiselle Nivelle.

--- Elle est prévenu, répliqua le prince.

Et, comme s'il eût voulu exalter encore l'extravagant caprice du bossu :

---Messieurs, ce n'est pas ici un souper comme les autres.

---Qu'y aura-t-il donc ? Aurons-nous le czar ?

---Devinez ce que nous aurons.

---La comédie ? M: Law ? Les singes de la foire Saint-Germain ?

Mieux que cela, messieurs- Renoncer-vous ?

---Nous renonçons, répondirent-ils tous à la fois.

---Il y aura une noce, dit Gonzague.

Le bossu tressaillit, mais on mit cela sur le compte de sa bonne envie.

---Une noce ? répéta-t-il en effet les mains jointes et les yeux tournés ; une noce à la fin d'un souper ?

---Une noce réelle, reprit Gonzague : un vrai mariage en grande cérémonie.

---Et qui marie-t-on ? fit l'assemblée d'une seul voix.

Le bossu retenait son souffle. Au moment où Gonzague allait répondre, Peyrolles parut sur le perron et s'écria :

---Vivat, vivat, voici enfin nos hommes.

Cocardasse et Passepoil étaient derrière lui, portant sur leur visage cette fierté calme qui va bien aux hommes utiles.

---L'ami, dit Gonzague au bossu, nous n'avons pas fini tous deux, Ne vous éloignez pas.

---Je reste aux ordres de monseigneur, reprit Ésope II, qui se dirigea vers sa niche.

Il songeait. sa tête travaillait. Quand il eut franchi le seuil de sa niche et fermé la porte, il se laissa choir sur son matelas.

---Un mariage, murmura t-il, un scandale, mais ce ne peut-être une inutile parodie ; cet homme ne fait rien sans but. Qu'y a-t-il sous cette profanation ? Sa trame m'échappe, et le temps passe.

---Oh, qu'il le veuille ou non, reprit-il avec une étrange énergie, je jure Dieu que je serai du souper.

---Eh bien, quelles nouvelles nouvelles ? criaient nos courtisans curieux.

Les histoires de Lagardère commençaient à les intéresser, très-personellement.

---Ces deux braves ne veulent parler qu'à monseigneur, répondit Peyrolles.

Cocardasse et Possepoil, reposés par une bonne journée de sommeil sur la table du cabaret de Venise, étaient frais comme des roses. Ils passèrent fièrement à travers les rangs dss roués de bas ordre, et vinrent droit à Gonzague, qu'ils saluèrent avec la dignité folâtre de véritables maîtres en fait d'armes.

---Voyons, dit le prince, parlez vite.

Cocardasse et Passepoil se tournèrent l'un vers l'autre-

--- A toi, mon noble ami, dit le Normand.

---Je ne ferai rien, mon pigeoun, répliqua le Gascon. A toi.

---Palsambleu, s'écria Gonzague, allez-vous nous tenir en suspens?

Ils commencèrent alors tous deux à la fois, d'une voix haute et avec volubilité :

---Monseigneur, vour méritez l'honorable confiance....

---La paix, fit le prince étourdi ; parlez chacun à votre tour.

Nouveau combat de politesse. Enfin, Passepoil :

-Comme étant le plus jeune et le moins élevé en grade, j'obéis à mon noble ami et je prends la parole. J'ai rempli ma mission avec bonheur, je commence par le dire. Si j'ai été plus heureux que mon noble ami, cela ne dépend point de mon mérite.

Cocardasse soupirait d'un air fier et caressait son énorme moustache. Nous n'avons point oublié qu'il y avait défi de mensonge entre ces deux aimables coquins.

Avant de les voir lutter d'éloquence comme les Arcadiens de Virgile, nous devons dire qu'ils n'étaient pas sans inquiétude. En sortant du cabaret de Venise, ils s'étaient rendus pour la seconde fois à la maison de la rue du Chantre. Point de nouvelles de Lagardère. Qu'était-il devenu ? Cocardasse et Passepoil étaient à ce sujet dans la plus complète ignorance.

—Soyez bref, ordonna Gonzague.

—Concis et précis, ajouta Navailles.

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRÉTAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent-Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : M. Davidson.

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

MEMBRE DU SÉNAT ; Hon. Dr P. Roy.

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA : L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRÉSORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR :	C. W. Fisher
COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
PEACE RIVER ;	J. Brick.
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermilion	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

—Voici la chose en deux mots, dit frère Passepoil ; la vérité n'est jamais longue à exprimer, et ceux qui vont chercher midi à quatorze heures, c'est pour enjôler le monde, tel est mon avis. Si je pense ainsi, c'est que j'en ai sujet. L'expérience... Mais ne nous embrouillons pas. Je suis donc sorti ce matin avec les ordres de monseigneur. Mon noble ami et moi, nous nous sommes dit : " Deux chances valent mieux qu'une ; suivons chacun notre piste. " En conséquence, nous nous sommes séparés devant le marché des Innocents. Ce qu'a fait mon noble ami, je l'ignore ; moi, je me suis rendu au Palais-Royal, où les ouvriers enlevaient déjà les décors de la fête. On ne parlait là que d'une chose. On avait trouvé une mare de sang entre la tente indienne et la petite loge du jardin-concierge, maître Le Bréant. Voilà donc qui est bon : j'étais sûr qu'un coup d'épée avait été donné. Je suis allé inspecter la mare de sang, qui m'a paru raisonnable, puis j'ai suivi une trace, ah ! ah ! il faut des yeux pour cela ! depuis la tente indienne, jusqu'à la rue Saint-Honoré, en passant par le vestibule du pavillon de M. le régent Les valets me demandaient : " L'ami, qu'as-tu perdu ? — Le partrait de ma maîtresse, " répondais-je. Et ils riaient comme de plats coquins qu'ils sont. Si j'avais fait faire les portraits de toutes mes maîtresses, jarnicoton ! je payerais un fier loyer pour avoir où les mettre !

—Abrége, dit Gonzague.

—Monseigneur, je fais de mon mieux. Voilà donc qui est bon. Dans la rue Saint-Honoré, il passe tant de chevaux et de carosses que la trace était effacée. Je poussai droit à l'eau...

- Par où ? interropit le prince.

—Par la rue de l'Oratoire, répondit Passepoil.

Gonzague et ses affidés échangèrent un regard. Si Passepoil eût parlé de la rue Pierre-Lescot, la folle aventure d'Oriol et de Montaubert etant désormais connue, il aurait perdu du coup toute créance. Mais Lagardère avait bien pu descendre par la rue de l'Oratoire. Frère Passepoil reprit ingénument.

—Je vous parle comme à mon confesseur, illustre prince. Les traces recommençaient rue de l'Oratoire, et je les ai pu suivre jusqu'à la rive du fleuve. Là, plus rien. Cependant, il y avait des mariniers qui causaient ; Je me suis approché. L'un d'eux, qui avait l'accent picard, disait : " Ils étaient trois ; le gentilhomme était blessé, après lui avoir coupé sa bourse, ils l'on jeté du haut de la berge du Louvre. --- Mes maîtres, ai-je demandé, s'il vous plaît, l'avez-vous vu, le gentilhomme ? " A quoi ils n'ont voulu rien répondre, pensant d'abord que j'étais une mouche de M. le lieutenant. Mais j'ai ajouté : " Je suis de la maison de ce gentilhomme qui a nom M. de Saint-Saurin, natif de Brie et bon chrétien. --- Dieu ait son âme ! ont-ils fait alors ; nous l'avons vu. --- Comment était-il costumé, mes vrais amis? --- Il avait un masque noir sur la figure, et sur le corps un pourpoint de satin blanc. "

Il y eut murmure. On échangea des signes. Gonzague secouait la tête d'un air approbatif. Maître Cocardasse junior conservait seul son sourire sceptique. Il se disait :

---Ma caillou est un fin Normand, sandiéou ! Mais as pas pur, as pas pur, notre tour va venir.

---Voilà donc qui est bon, poursuivit Passepoil encouragé par le succès de son conte. Si je ne m'exprime pas comme un homme de plume, mon métier est de tenir l'épée, et puis la présence de monseigneur m'intimide : je suis trop franc pour le cacher. Mais enfin la vérité est la vérité. Fais ton devoir et moque-toi du qu'en dira-t-on. Je descends le long du Louvre, je passe entre la rivière et les Tuileries jusqu'à la porte de la Conférence. Je suis le Cours-la-Reine, la route de Billy, le halage de Passy ; je passe devant le Point-du-Jour et devant Sèvres. J'avais mon idée, vous allez voir. J'arrive au pont de Saint-Cloud.

---Les filets, murmura Oriol.

---Les filets, répéta Passepoil en clignant de l'œil ; monsieur a mis le doigt dessus.

---Pas mal, pas mal, se disait maître Cocardasse ; té, nous finirons pas faire quelque chose de c'ta couquine de Passepoil.

-- Et qu'as-tu trouvé dans les filets ? demanda Gonzague, qui fronça le sourcil d'un air de doute.

Frère Passepoil déboutonna son justaucorps. Cocardasse ouvrit de grands yeux. Il ne s'attendait pas à cela. Ce que Passepoil tira de son justaucorps, ce n'était pas dans les filets de Saint-Cloud qu'il l'avait trouve. Il n'avait jamais vu les filets de Saint-Cloud. Alors, comme aujourd'hui, les filets de Saint-Cloud étaient peut-être une erreur populaire. Ce que Passepoil tira de son poupoint, il l'avait trouvé dans l'appartement particulier de Lagardère, lors de sa première visite, le matin de ce jour. Il avait pris cela sans aucun dessein arrêté, uniquement par la bonne habitude qu'il avait de ne rien laisser trainer. Cocardasse ne s'en était seulement pas aperçu. Ce n'était rien moins que le pourpoint de satin blanc porté par Lagardère au bal du régent. Passepoil l'avait trempé dans un seau d'eau au cabaret de Venise. Il le tendit au prince de Gonzague, qui recula avec un mouvement d'horreur. Chacun éprouva quelque chose de ce sentiment, car on reconnaissait parfaitement la dépouille de Lagardère.

---Monseigneur, dit Passepoil avec modestie, le cadavre était trop lourd ; je n'ai pu rapporter que cela.

---Ah, capédédiou, pensa Cocardasse, je n'ai qu'à me bien tenir. Lou couquin il a du génie.

---Et tu as vu le cadavra ? demanda M. de Peyrolles.

---Je vous prie, répondit frère Passepoil en se redressant, quels troupeaux avons-nous gardés ensemble ? Je ne vous tutoie pas. Mettez de côté cette familiarité malséante, sauf le bon plaisir de monseigneur.

--- Reponds à la question, dit Gonzague.

---L'eau est trouble et profonde, répliqua Passepoil. A Dieu ne plaise que j'affirme un fait quand je n'ai pas une complète certitude.

---Eh donc, s'écria Cocardasse, je l'attendais là. Si mon cousin avait menti, sandiéou, je ne l'aurais revu de ma vie.

Il s'approcha du Normand et lui donna l'alcollade chevaleresque, en ajoutant :

---Mais tu n'a pas menti, ma caillou, Dieu va. Comment le cadavre serait-il aux filets de Saint-Cloud, puisque je viens de le voir à deux bonnes lieues de là, en terre ferme.

Passepoil baissa les yeux. Tous les regards se tournèrent vers Cocardasse.

---Mon bon, reprit ce dernier en s'adressant toujours à son compagnon, monseigneur va me permettre de rendre un éclatant hommage à ta sincérité. Les hommes tels que toi sont rares, et je suis fier de t'avoir pour frère d'armes.

--- Laissez, dit Gonzague en l'interrompant, je veux adresser une question à cet homme.

Il montrait Passepoil, qui était debout devant lui, l'innocence et la candeur peintes sur le visage.

---Et ces deux braves, demanda le prince, les défenseurs de la jeune femme en domino rose ? N'avez-vous rien à nous en dire ?

---J'avoue, monseigneur, reprit Passepoil, que j'ai donné tout mon temps à l'autre affaire.

---As pas pur, fit Cocardasse junior en haussant légèrement les épaules. Ne demandez pas à un bon garçon plus qu'il ne peut vous donner. Mon camarade Passepoil a fait ce qu'il a pu. Eh donc, entends-tu, Passepoil, je t'approuve hautement. Je suis content de toi, ma caillou ; mais je ne prétends pas dire que tu sois à ma hauteur. Té, vé, ce serait de l'exagération.

---Vous avez fait mieux que lui ? demanda Gonzague d'un air de défiance :

---"Oun' per poc'," mongeigneur, comme disent ceux de Florence. Quand Cocardasse se mêle de chercher, sandiéou, il trouve autre chose que des guenilles au fond de l'eau.

---Voyons ce que vous avez fait.

---D'abord, prince, j'ai causé avec les deux couquinasses comme j'ai l'avantage de causer avec vous en ce moment. " Secundo, " deuxièmement, j'ai vu le corps...

---Tu en es sûr ? ne put s'empêcher de dire Gonzague.

---En vérité ? Parlez, parlez, ajoutèrent les autres.

Cocardasse mit le poing sur la hanche.

---Va bien, procédons par ordre, dit-il ; j'ai l'amour de mon état, et ceux qui croient que le premier venu peut réussir dans la partie sont des écervelés. On peut être dans les bons, comme le cousin Passepoil, sans atteindre à mon niveau. Il faut des dispositions naturelles, en plus de l'acquit et des connaissances espéciales ; de l'instinct, mordioux, du coup d'œil, du flair et l'oreille fine, bon pied, bon bras, cœur solide. As pas pur, nous avons tout cela. En quittant mon cher camarade au marché des Innocents, je me suis dit : " Eh donc, Cocardasse, mon pigeoun, réfléchis un peu, je te prie ; où trouve-t-on les traineurs de brette ? alors, j'ai été de porte en porte, j'ai mis le nez partout. Connaissez-vous la " Tête-Noir," là-bas, rue Saint-Thomas ? C'est toujours plein de ferrailles. Vers deux heures, deux couquins sont sortis de la " Tête-Noir. " " Adiou, pays, j'ai dit. -- Eh, adiou, Cocardasse. " Je les connais tous comme père et mère. -- " Venez ça, mes minions." Je les ai menés sur la berge de l'autre côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans l'ancien fossé de l'abbaye. Nous avons causé " oun' per poc' " en tierce et en quatre. Diou bon, ceux-là ne défendront plus personnes, ni la nuit ni le jour.

— Vous les avez mis hors de combat ? fit Gonzague, qui ne comprenait point.

Cocardasse se fendit deux fois, faisant mine de détacher deux bottes à fond, coup sur coup. Puis il reprit sa posture grave et fière..

–Té, dit-il effrontément ; les pécaïrés ils n'étaient que deux. J'en ai, capédédiou, avalé bien d'autres.

V

L'INVITATION

Passepoil regardait son noble ami avec une abmiration mélée d'attendrissement. A peine Cocardasse était-il au début de sa menterie, que Passepoil s'avouait déjà vaincu dans la sincérité de son cœur. Douce et bonne nature, âme modeste, sans fiel, presque aussi recommandable par ses humbles vertus que Cocardasse junior lui-même avec toutes ses brillantes qualités.

Les courtisans de Gonzague échangèrent des regards étonnés. Il y eut un silence, coupé de longs chuchottements. Cocardasse redressait superbement les crocs gigantesques de sa moustache.

(A continuer)

NOTES LOCALES

Mons. Joseph Bilodeau, le président de la Société St. Jean-Baptiste, est parti ce matin pour la province de Québec où il passera quelques mois à visiter ses parents et les vieux amis laissés il y a vingt quatre ans. M. Bilodeau visitera Toronto, Ottawa, Montréal et Québec. Il assistera au grand ralliement national, le 24 juin, à Montréal. Notre ami s'essaiera à faire comprendre à nos compatriotes de là-bas les avantages extraordinaires qu'offrent notre province, et le district d'Edmonton plus particulièrement.

Nous souhaitons à M. Bilodeau un heureux voyage et tout le succès que mérite l'œuvre de patriotisme qu'il accomplira en poussant vers le " Sunny Alberta " de nouveaux et braves colons.

Monsieur Jodoin, riche manufacturier de Montréal, est à Edmonton, enrégistré au St. James. M. Jodoin représente une importante compagnie qui établirait à Edmonton une manufacture de biscuits.

La "St. Albert Patent Medecine Co." vient d'ouvrir une succursale à Edmonton. Ce nouveau magasin est situé sur la première rue, en face du Collège Alberta. Voir l'annonce sur la première page.

Monsieur Besnard de Prince Albert, Sask., était à Edmonton ces jours derniers.

Le nouvel hôtel St. James, sur la première rue, est maintenant ouvert au public. Comme nous le disions la semaine dernière, ce nouvel établissement est un des plus jolis de la ville. Tout y est de première classe. M. Bertrand, le gérant d'hôtel bien connu, en est propriétaire en société avec M. Mahoney. Mons. J. Lavoie est entré au service de ces messieurs.

Un nouvel arrivé à Edmonton, est Monsieur Morel, de la Rivière Bataille, qui a fait en quatre jours, avec ses chevaux le voyage à Edmonton, une distance de deux cents milles.

Mons. R. J. Young, directeur de la " Canadian Rubber Co." de Montréal, et M. Chas. Holden, le représentant de cette compagnie pour l'Ouest, sont à Edmonton.

Madame Wilfrid Gariépy et Mademoiselle Maria Gariépy sont parties mardi matin par le C.P.R. pour la province de Québec. Ces dames passeront une couple de mois en voyage, visitant les principaux centres de la province de Québec. Madame Gariépy a amené avec elle son jeune fils Hormisdas.

Le gérant général de la compagnie d'assurance " London & Lancashire," M. Hall Brown, est de passage en notre ville.

Mons. P. R. A. Bélanger, Ingénieur civil, d'Ottawa, est ici depuis quelque temps et loge au St. James.

Mons. J. A. Courtemanche, entrepreneur, est de retour d'Innisfree où il vient de terminer la construction d'un superbe hôtel. Il partira ces jours-ci pour le Fort Saskatchewan où il a obtenu un nouveau contrat.

La maison Douglas fera, samedi soir, l'ouverture de leur département de musique. Douglas Co. sont les seuls agents pour les fameux pianos Heintzman, dont on a pu apprécier la qualité au concert de Madame Albani, la semaine dernière.

A l'occasion de cette ouverture, l'Orchestre Irwin a été engagé et rendra de jolis morceaux de son repertoire.

Le public est gracieusement invité.

L'arpenteur fédéral, L. E. Fontaine, part aujourd'hui, avec une équipe d'hommes, pour Mewassin et Tomahawk, sur la Saskatchewan, pour certains travaux d'arpentage.

Mons. J. B. Piché, de Lethbridge, est retourné par le C. P. R., après avoir passé quelques jours à Edmonton.

Le conseil de ville a décidé de prolonger la rue Jasper dans l'est, et une équipe d'hommes est actuellement engagée à ces travaux.

La rue Jasper sera prolongée jusqu'à la rivière, passant sur la propriété MacDonald.

Mons. J. B. Lamarche de St. Emile de Légal est à Edmonton.

Mons. Ernest Cloutier, de Brosseau, est à Edmonton ces jours-ci. M. Cloutier partira sous peu pour le Lac Ste Anne où il passera une partie de l'été à compléter certains travaux relatifs aux divisions et subdivisions du terrain.

Le magasin de Bijouterie et Orfèvrerie de E Raymer, vient d'être vendu à MM. Jackson Bros, qui continueront les affaires au même poste.

Comme résultat des quelques jours qu'il a passés au milieu de nous, Mr. L. J. Bourdon, dont nous annoncions l'arrivée en cette ville la semaine dernière, l'Union St. Joseph du Canada compte déjà plus de vingt membres ici et nous aurons bientôt un "conseil local." M. Bourdon nous dit que plusieurs nouveaux membres seront enrôlés cette semaine et qu'il y aura dans quelques jours une cinquantaine de membres actifs dans Edmonton.

M. Bourdon ira voir les compatriotes de Morinville et St. Albert ces jours-ci pour leur causer de l'Union St. Joseph.

Sans vouloir faire de la réclame à l'Union St. Joseph du Canada, LE COURRIER DE L'OUEST ne saurait trop rappeler combien il est important pour nous de patronner nos sociétés nationales qui tout étant aussi solides que les sociétés étrangères, offrent les mêmes avantages et servent efficacement notre cause de solidarité nationale.

Mons. Bourdon, dont nous parlons plus haut pourrait, quoiqu'étant un visiteur, compter au nombre des " old timers " d'Edmonton. En effet, dès 1895 alors qu'Edmonton ne faisait pas grand bruit, M. Bourdon était rendu ici, employé comme comptable à la maison Ross Bros.

Il a rencontré, va sans dire, plusieurs " vieux de la vieille " qui étaient ici de son temps et qui se rappellent encore d'une certaine soirée d'adieu organisée lors du départ de M. Bourdon pour l'Est.

La pluie que nous avons eu cette semaine a été bienvenue partout. Il y avait longtemps qu'on attendait cela et plusieurs commençaient à craindre une trop longue sécheresse. Mais le ciel d'Alberta connait les besoins de la terre et voilà toutes les craintes effacées et une récolte merveilleuse presque certaine.

La fanfare de la Société St. Jean Baptiste a fait l'élection de ses officiers qui a donné le résultat suivant :

Président,	Art. Dussault.
Vice-Président,	Jos. Girard.
Trésorier,	Thos. Girard.
Directeur,	R. Duplessis.

On nous apprend que l'Hôtel Ranfurley, à Ranfurley, propriété de MM. Popin et Parent est maintenant ouvert, ces messieurs ayant obtenu leur licence.

Mr le Dr. Harwood absent depuis quelques jours est de retour à Edmonton.

—J'ai depuis trois mois une pièce fausse, impossible de la faire passer...

—Avez-vous essayé chez l'épicier ?

—Ah ! bien oui ! chez l'épicier, il fait trop attention aux pièces qu'on lui donne, le vieux filou !

Petites Annonces